

JOURNAL DES DEMOISELLES

LE SAVOIR-VIVRE

(SUITE ET FIN)

VI

On sait que l'âme humaine se résume en trois facultés essentielles : l'intelligence par laquelle nous découvrons la vérité, la volonté par laquelle nous réalisons le bien, le cœur et la sensibilité qui nous rendent aptes aux belles et grandes émotions.

Ce n'est pas trop de toute une vie d'efforts et de sacrifices pour arriver à accomplir pleinement ces nobles devoirs envers nous-mêmes : les vertus intérieures sont à ce prix ; une conscience délicate ne nous demande pas moins. Toutefois le monde est moins exigeant ; il ne nous oblige pas à confesser les motifs auxquels nous pouvons obéir ni les réserves que nous pouvons faire à part nous ! Ce qu'il nous demande, c'est en quelle sorte l'éducation extérieure de nos facultés, de telle sorte que cette éducation se marque et se révèle dans toutes leurs relations avec ce qui nous environne.

Même à s'en tenir à ce point de vue, la tâche d'un homme du monde accompli ne laisse pas d'être difficile et considérable.

A ne regarder d'abord que l'emploi de son intelligence, l'homme du monde doit apporter dans ses entretiens une souplesse, une complaisance, une variété d'attention et d'intérêt qui le sortent de lui-même et le montrent préparé à toutes les idées. Il devra donc se garder au plus haut point du pédantisme, de la spécialité, de l'égoïsme intellectuel. C'est manquer à toutes les

règles du savoir-vivre que d'apporter dans les salons un esprit prévenu de ses propres études. Le monde n'attache aucun prix aux explications scientifiques que vous pourriez lui fournir et qu'il se garde bien de vous demander. Cette disposition à se complaire dans son propre savoir est si naturelle, et dans certains cas peut être si invincible, que l'usage a voulu prévenir ici les faiblesses et les tentations de notre propre complaisance. Il est absolument contraire aux bonnes règles, à moins d'y être contraint et forcé, d'aborder un sujet de conversation dans lequel on reste absolument hors de pair avec ses interlocuteurs, afin de n'avoir aucun prétexte pour se poser en professeur et pour leur faire la leçon.

Cette règle du savoir-vivre est singulièrement méconnue de nos jours : le monologue se substitue presque partout au véritable échange des idées ; il n'y a plus de dialogue véritable, et partant plus de conversation. La conversation exige en effet encore plus l'art d'écouter que l'à-propos de répondre. Ecouter, ce n'est pas du tout, comme beaucoup de gens se l'imaginent, garder le silence contraint d'une victime résignée ; c'est mettre en jeu toute notre personne pour nous intéresser de notre mieux à ce qui nous est dit. A cet effet, il faut savoir ménager soigneusement dans son propre esprit des pierres d'attente ;

Il est bon qu'une femme ait des clartés sur tout.

disait judicieusement Molière. Cet adage n'est-il pas fait pour s'appliquer aussi à l'esprit des

hommes, et n'aurait-on pas tout intérêt à le mettre en pratique? La première loi d'un esprit aimable et gracieux n'est-elle pas de rester ouvert, accessible, complaisant à tout le monde? Ne voit-on pas bien quels soins et quelle peine prennent les gens du monde pour se tenir, comme on le dit, au courant de ce qui peut intéresser le milieu où ils vivent? Le véritable savoir-vivre consiste à prêter de même une oreille attentive et un effort d'intérêt à tel ordre d'idées, qui, au fond, vous laisse parfaitement indifférent. Cette facilité charmante n'est possible qu'à une condition, c'est que l'esprit de ce bienveillant interlocuteur ne sera point enfoncé dans quelque spécialité exclusive, qu'il se sera ménagé une certaine souplesse et une certaine ouverture. C'est ainsi que l'homme du monde fait, pour la seule politesse, précisément ce que demande la vraie supériorité de l'esprit.

VII

Nous ne devons pas, au point de vue de la morale, nous contenter de gouverner notre esprit: nous avons encore et surtout des devoirs envers notre cœur et envers notre volonté. Je dis surtout, parce que le développement des facultés intellectuelles est bien inégal et bien différent, suivant l'instruction qu'on a reçue, tandis que le cœur et la volonté se développent en raison des circonstances où l'on se trouve, des épreuves qu'on subit, des obligations auxquelles on est appelé.

M. de Talleyrand se plaisait à répéter que, s'il venait à être frappé par derrière, sa figure n'en dirait jamais rien par devant. Cette dissimulation de la douleur physique ne représente, en dépit des préjugés vulgaires, qu'un des moindres efforts demandés à l'homme pour conserver une tenue suffisamment correcte. Il faut exercer un tout autre empire et une tout autre réaction sur soi-même pour dissimuler, dans la mesure où le monde l'exige, les émotions dont notre âme se trouve agitée. Il n'est pas rare, dans le monde, de voir cette domination du sentiment poussée jusqu'à l'insensibilité, et parfois même jusqu'à une férocité véritable. C'est ainsi qu'une dame recevant un jour à sa table une réunion de convives choisis, on vit tout d'un coup, au milieu du festin, un homme d'un certain âge chanceler et s'affaïsser sur lui-même, dans un commencement de syncope. On se hâta de le conduire hors de la salle, afin qu'il puisse se remettre de ce malaise. C'était précisément l'oncle de la maîtresse de la maison. Celle-ci, qui l'avait accompagné, rentre au bout de quelques instants le sourire sur les lèvres, et déclare à haute voix que l'indisposition n'a pas eu de suites; sur quoi le repas continue et s'achève à la satisfaction générale. Pendant ce temps, le cadavre du malheureux oncle, expiré en quelques minutes sous les regards de sa nièce,

gisait sur le lit de la chambre voisine, dérobé aux regards par deux vastes édredons.

Si cette aventure n'est pas faite pour servir de modèle, elle peut au moins donner un exemple de la puissance qui appartient à notre volonté sur les sentiments et les émotions les plus invincibles en apparence. La Bruyère a fait depuis longtemps la peinture trop connue de ce mari bourru et grognon qui, insupportable dans son intérieur, devient tout d'un coup gracieux et charmant dès qu'un étranger se trouve y faire son apparition. Ce même phénomène se reproduit bien souvent et presque tous les jours dans l'intérieur des familles. Un homme bien élevé et habitué au respect envers soi-même ne laisse point transparaître ce qu'il éprouve. C'est ce qu'on appelle conserver le décorum, et il le garde, quoi qu'il arrive, non seulement devant les étrangers, mais devant ses domestiques, ses enfants, les familiers qui l'environnent.

Cette constante possession de soi-même constitue, à vrai dire, un des plus grands charmes de la société polie: elle y introduit un idéal de calme et de paix, où il ne reste pas de place pour les orages et les dissensions. Sans doute cet apaisement tacite n'empêche pas le bouillonnement des passions intérieures; les coups d'épée qui ne saignent pas sont toujours les plus dangereux. Cependant, à ne considérer que le dehors et la surface, il n'y a pas de comparaison à faire entre les agitations, les grossièretés, les criaileries naturalistes du milieu populaire et la tenue peut-être un peu froide, mais à coup sûr discrète et élégante d'un salon aristocratique. Sans doute ce tempérament et cette mesure apportés à l'expression du sentiment paraissent au premier abord les amoindrir et les éteindre, mais un peu de réflexion suffit pour reconnaître que c'est là seulement une sourdine bienséante apportée à la partie purement sensitive, et que le fait moral n'y perd rien de sa vivacité et de son intensité interne.

VIII

C'est peut-être dans l'usage de la volonté, faculté considérée à bon droit comme fondamentale par rapport à l'âme humaine, que l'homme est le plus porté à la faiblesse ou à l'emportement. Rien de plus rare en ce monde qu'un caractère, et si la sagesse populaire prétend que *l'esprit court les rues*, personne jamais ne s'est avisé d'en dire autant de la vertu. La plupart des hommes passent de l'indécision au caprice, et du caprice à l'entêtement, incapables, tour à tour, ou de se résoudre ou de persévérer dans leurs résolutions.

Le savoir-vivre exige cependant toutes les apparences et impose tous les dehors de ces difficiles vertus.

En ce qui concerne par exemple la promptitude de la décision, personne n'ignore que le comble du mauvais goût serait, assurément, quand une invitation vous est faite, un plaisir vous est proposé, une sollicitation vous est adressée, de paraître délibérer même un seul instant sur le parti que vous avez à prendre. Les exigences de la société ne sauraient tolérer, ici, l'ombre même d'une hésitation. S'il arrive à toute force que vous ayez à décliner l'offre ou à écarter la prière qui vous est faite, il faut vous décider sur-le-champ, sans laisser voir vos réflexions intérieures et en couvrant votre refus, si ce refus est nécessaire, d'une raison solide et indiscutable. Plût à Dieu que les gens du monde apportassent dans la direction de leur conduite cette fermeté et cette décision de parti pris qui ne leur manquent guère dans les choses frivoles.

S'il y a dans le monde quelque chose de plus rare que la fermeté et la décision, c'est assurément l'esprit de suite et la persévérance : la plupart des hommes ont des volontés qui ne durent pas, et dont, bien loin de soutenir les effets, ils acceptent aisément l'entière contradiction. Ce flottement et cette fluctuation répondent tout à fait à l'incertitude des esprits.

Les exigences du monde ne sont point aussi tolérantes, et tel qui ne trouverait en lui-même ni suite, ni stabilité, se voit obligé de maintenir et d'achever ce qu'il a une fois dit, sous peine de passer pour un homme de mauvais goût et d'une éducation insuffisante. Le monde, en effet, bien qu'il prenne les hommes par le dehors, n'admet point qu'une promesse, même la plus légère et la plus indirecte, puisse, sous aucun prétexte, être éludée. Le divertissement le plus frivole, pour peu qu'on l'ait proposé ou qu'on y ait seulement consenti, se métamorphose en une obligation étroite, impitoyable que nul prétexte n'autorise à remettre et nulle excuse ne permet d'abandonner.

La faiblesse des caractères contemporains ne les affranchit point de l'entêtement : ces mêmes volontés qui ne savent ni se résoudre ni persévérer, sont toutes prêtes à se jeter, sans raison,

dans des résolutions aveugles à tous motifs et sourdes à tous conseils. Ces déterminations idiotes se laissent rarement ébranler : elles demeurent inaccessibles au raisonnement, et on se heurte à elles, dans les relations de la vie, comme à un obstacle étendu en travers de notre chemin.

Le savoir-vivre ne permet point de pareilles obstinations : il faut, pour être accepté et accueilli dans le monde, renoncer de bonne grâce à sa volonté la plus chère, céder aux caprices du voisin, prévenir l'expression de son désir. C'est à ce prix seulement qu'on obtient de passer pour un homme aimable ; mais cet achèvement de l'éducation mondaine n'est point facile à obtenir : le renoncement à sa propre volonté est peut-être l'acte le plus énergique et le plus vaillant qu'un homme puisse obtenir de lui-même.

IX

Nous avons considéré jusqu'ici le savoir-vivre en lui-même et sans sortir, à proprement parler, de la sphère de notre âme. Lorsqu'il ne représente pas d'anciens et respectables usages, rappelés plutôt que maintenus par la tradition, il se trouve répondre de tous points aux devoirs que nous avons vis-à-vis de nous-mêmes. Ces prescriptions de la bonne compagnie s'étendent au gouvernement de notre corps comme de notre esprit, et s'imposent avec une autorité égale aux jugements de notre intelligence, aux sentiments de notre cœur, aux décisions de notre volonté.

Si le savoir-vivre est ainsi intéressant à étudier en lui-même, comme la loi suprême de notre nature civilisée et polie, il n'est pas moins digne d'attention lorsqu'on le prend pour ce qu'il est, en effet, d'une façon encore plus expresse, c'est-à-dire pour la règle des rapports qui doivent exister entre les hommes, dès qu'ils tiennent à sortir de la rudesse et de la barbarie.

Ce sera, si l'on veut bien le permettre, l'objet d'une seconde et dernière étude.

ANTONIN RONDELET.



BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

AU MILIEU DES HOMMES

NOTES ET IMPRESSIONS, PAR M. CH. ROZAN

Nous pensons ne pouvoir mieux faire connaître le nouveau livre de notre collaborateur, qu'en lui faisant quelques emprunts; on ne saurait analyser une gerbe de pensées, liées à peine entr'elles par un fil léger, il vaut mieux en détacher quelques épis qui feront juger du reste :

« Ne redoutons ni les efforts ni les sacrifices : appelons-les plutôt de tous nos vœux, afin de préserver notre âme de l'engourdissement, et d'empêcher la bête de prendre le dessus.

» Les secrets que l'on ne confie à personne, parce qu'ils sont trop délicats et trop intimes, sont les seuls qu'on éprouve quelque soulagement à déposer dans le cœur d'un ami. Les autres sont à peine des secrets.

» On perfectionne toujours son âme en s'instruisant, ne fût-ce que parce qu'on l'éloigne de tout ce qui est bas et petit.

» Il faut avoir beaucoup vu et beaucoup réfléchi pour perdre l'habitude de l'affirmation. L'expérience seule nous apprend combien d'erreurs sont possibles, de combien de mirages, d'illusions ou de fausses apparences nous pouvons être le jouet. Avoir toujours raison et ne douter de rien sont deux points par où les enfants ont beaucoup de ressemblance avec les sots.

» Les livres spéciaux qui s'adressent aux enfants se font inutilement plus naïfs que leurs lecteurs. A quoi bon tant se rapetisser pour parler à de jeunes esprits beaucoup plus sagaces qu'on ne le suppose, et qui ne demandent qu'à grandir? On fait d'inutiles efforts pour descendre jusqu'à eux, tandis qu'il faudrait les exciter à se hausser vers nous. Les tournures enfantines et le vocabulaire spécial sont de trop : ils comprendraient sans cela. Leur petite raison, bien dirigée, n'a nullement besoin qu'on la prenne en pitié. Soyez simple, clair, logique, saisissant à l'occasion, et n'ayez point d'inquiétude : les enfants comprendront.

» La lecture des romans, ceux qu'on dit honnêtes aussi bien que les autres, est funeste aux jeunes filles. Ces tendresses, ces extases, ces élans sublimes, ces héros de bronze et ces fadeurs poétiques si loin de notre prosaïque réalité, ne servent qu'à exciter leur imagination en faussant leur jugement; elles n'ont pas besoin de cela.

» Ne comptez sur vos amis que si vous en avez peu. L'amitié perd en profondeur ce qu'elle gagne en étendue. L'image est vraie jusqu'au bout : les témoignages d'amitié qui se répandent partout et sur tous cessent d'être agréables à quelques-uns et gênent le plus grand nombre. On ne se dévoue et on ne se confie pas à tous ceux qu'on rencontre; lorsqu'on a tant d'amis, on n'en a pas un. L'amitié est bien bête de compagnie, disait Plutarque, mais pas bête de troupeau.

» On n'élève pas assez les femmes en vue de leur avenir; on oublie ce qu'elles auront à dépenser de volonté, de force et d'intelligence dans le mariage et la famille; elles ne sont préparées à rien. Si elles n'avaient leur cœur et la religion, qui les guident et les soutiennent, la plupart seraient sans ressources.

» Esprits inquiets ou cœurs envieux qui, au lieu d'accepter votre sort et de jouir paisiblement de votre lot, mettez tous les jours dans votre vie quelque nouveau sujet de trouble, de jalousie ou de haine, soyez agités, malheureux comme vous ne pouvez manquer de l'être, mais, de grâce, ne vous plaignez pas.

» Pour que votre femme vous crée ce foyer intime qui compose le meilleur de la vie, il faut qu'il y ait entre elle et vous une communauté d'idées et de sentiments qui permette de dire tout ce qu'on a dans le cœur et dans la pensée. S'il n'en est pas ainsi, le meilleur sera de vous isoler, de garder pour vous des impressions qui ne seraient ni comprises, ni partagées, et ne serviraient qu'à rendre plus profond l'abîme qui vous sépare.

Arrêtons-nous ici : nous avons prouvé, je pense, à celles qui nous lisent, que M. Rozan connaît le monde et le juge avec un bon sens

aiguisé, mais pourquoi est-il, en certaines de ses *Notes*, si injuste envers les femmes? Où donc a-t-il vu que les femmes étaient toujours maussades à l'église? (p. 113) qu'elles ne vont à l'église que pour observer et critiquer les autres femmes? je proteste contre ces jugements téméraires et nous espérons que le bon accueil fait ici de nouveau à ses écrits, dans ce journal tout féminin, le rendra à l'avenir plus équitable (1). M. B.

RÉCITS DE NOTRE TEMPS

PAR MADAME BOURDON

Les libraires répètent imperturbablement à leurs clients : la *Nouvelle* est démodée, on ne veut plus de nouvelles, il faut de gros volumes et des romans tout d'une pièce. Nous regrettons cet ostracisme, venu on ne sait d'où, prononcé on ne sait par qui, et qui exclut un genre tout-à-fait français et auquel la littérature légère de notre pays doit ses chefs-d'œuvre. Peut-être n'y a-t-il sous ces oracles proscriptionnaires qu'une question purement mercantile : les éditeurs forment des collections, à tant le volume, ce volume doit former trois cents pages, pour le moins ; c'est un lit de Procuste auquel on plie toutes les intelligences : on retranche ce qui est trop verbeux, on allonge ce qui est trop court. Les Nouvelles se prêtent moins à ces arrangements, parce que plus fortement conçues, plus nettement dessinées, on aurait quelque peine à les agrandir de-ci, de-là ; on ne comprend guère de nouveaux ajustements à *Paul et Virginie*, non plus que des coupures aux petites *Nouvelles* de Mérimée. Nous regrettons ce genre sobre, concis, où le style, plus châtié, a tout à gagner, où l'action ne s'éparpille ni en oiseux dialogues ni en interminables descriptions ; nous espérons que le juste retour des choses d'ici-bas ramènera la mode aux Nouvelles comme il la ramène aux paniers, et, en attendant, nous signalons à nos lectrices un joli volume de notre collaboratrice, où elles trouveront d'intéressants récits, parmi lesquels nous signalerions volontiers *l'Enfant délaissée* et *Par le Verglas*. Elles ne regretteront pas, nous l'espérons ; le court espace de temps consacré à cette lecture (2).

(1) Un volume, chez Ducrocq, libraire, 55, rue de Seine, Paris. — Prix, 3 fr. 50 c.

(2) Chez Lefort, libraire, 30, rue des Saints-Pères, Paris. — Prix, 1 fr. 70 c.

MONSIEUR DE SÉGUR

SOUVENIRS ET RECITS D'UN FRÈRE

PAR LE MARQUIS DE SÉGUR

Témoin fidèle, comme le fut autrefois le frère de saint François de Sales, M. de Ségur raconte, avec simplicité, ce qu'il sait de la vie et des sentiments de son digne frère ; ce premier volume va depuis la naissance de Mgr Gaston (1820) jusqu'à son retour à Paris en 1859, alors qu'il était aveugle, sans espoir de guérison. On sait quel coup de Providence fut pour lui cette infirmité, qu'il avait, pour ainsi dire, sollicitée, qui l'éloigna des honneurs et des emplois ecclésiastiques, qui le priva, en apparence, du bien le plus précieux de la vie et qui le marqua pour Dieu, du sceau d'un apostolat humble et caché, tout dévoué aux pauvres et aux jeunes gens. L'histoire des Saints ne renferme pas de traits plus admirables que la soumission joyeuse avec laquelle Mgr Gaston accepta cette croix.

Tout ce premier volume est édifiant, intéressant, et je dirai plus, amusant, car l'esprit qui ne fait jamais défaut aux descendants de Rostopchine, y scintille de page en page. Nous le recommandons à nos lectrices en attendant que nous rendions compte du second, auquel nous ferons quelques emprunts qui auront sans nul doute du prix pour elles (1).

LE LEGS

PAR MADAME MARYAN

Nous recommandons vivement à nos lectrices ce joli roman dû à une plume qu'elles chérissent ; nous n'en dirons pas le sujet, sujet traité bien des fois déjà, mais rajeuni par la grâce, la sensibilité, la délicatesse qui ne sont étrangères à aucune œuvre de madame Maryan. Elles aimeront Etienne, et elles sentiront, après cette lecture, une impression douce et bienfaisante qui est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'un livre. (2)

(1) Deux volumes in-18 Jésus, chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris. — Prix, 6 fr. ; franco 7 fr.

(2) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris. — Prix, 2 fr.

CONSEILS

8^e CONSEIL A MARGUERITE

Les Jours.

..... Quand une chose est faite,
 J'ai pour système aussi de la trouver parfaite,
 et puisque vous avez pris un jour, je ne vous en blâmerai pas, ma chère Marguerite. Je ne puis pas vous blâmer d'être de votre temps, d'obéir aux coutumes de votre entourage, de ne pas vouloir, vous si jeune! vous mettre en opposition avec un usage reçu, et qu'on peut justifier, lorsqu'on habite une grande ville et qu'on a des relations nombreuses. Parlons donc des jours, parlons de votre jour.

Vous voulez, me dites-vous, que votre jour soit agréable et qu'on s'y plaise; vous ne trouvez pas toujours bien charmantes les réceptions des autres; dans les salons fréquentés, dans ceux qui ont la vogue, les entrées, les sorties, les *shake-hands*, le brouhaha, empêchent toute conversation suivie, et souvent, on se retire sans avoir pu échanger un mot avec la maîtresse de la maison. Il faut en effet éviter cela, ma chère petite; cela n'est ni gracieux, ni hospitalier; pour l'éviter, vous serez attentive, vous ne vous laisserez jamais absorber, vous serez à votre affaire: lorsqu'une femme entrera, vous ferez un pas vers elle, vous la ferez placer à côté de vous, près de la cheminée en hiver, sur un canapé en été, si l'été vous tenez séance; vous lui adresserez une parole aimable, vous tâcherez d'éviter les banalités et de dire, à chacune de vos visiteuses, un mot gentil et poli sur les siens (le mariage d'un neveu, la maladie d'une petite-fille, l'examen d'un fils ou le volontariat d'un autre), vous ferez courts ces compliments, puis, vous tâcherez de rendre la conversation générale. On a toujours sur le tapis, à Paris surtout, beaucoup de sujets d'entretien — le Salon, une exposition quelconque, la mort d'un grand personnage, un horrible accident — tout est bon, pourvu qu'on évite les critiques et les médisances, qui donneraient, à votre salon, surnommé bientôt *boîte aux caquets*, la plus fâcheuse réputation. Si, devant vous, dans votre maison, on malmène ce pauvre prochain, si la calomnie, la médisance, les jugements téméraires s'échangent entre vos amies présentes sur le dos de vos amies absentes, ne craignez pas: rompez les chiens, défendez ceux qui n'y sont

pas et si le plaidoyer faisait plus de mal que de bien, terminez hardiment et de bonne grâce, par:

N'en parlons plus: vous me faites de la peine!...

De mon voisin

De mon voisin

Si quelqu'un chez moi vient médire;

De lui je pense soudain

Qu'il en a tout autant à dire... chez mon voisin.

Couplet qui se chantait dans ma jeunesse; ne le citez pas, mais rappelez-vous le.

Vos amies, Marguerite, apprécieront la sûreté de votre commerce, et le bon Dieu sera content.

Dans votre salon, vous devez toujours diriger la conversation, mais ne jamais en prendre le dé. Rien de plus insupportable que ces maîtresses de maison qui entament un récit, le poursuivent, le font s'engager dans tous les méandres, et ne le quittent que lorsque leur salon est à peu près vide; rien de plus insupportable que l'égoïsme de la langue, et quoique vous ayez le droit de parler chez vous, usez, n'abusez pas. Un petit *speech* à la personne qui arrive, et qui, si elle est bien élevée, cédera son siège près de vous à une nouvelle arrivante, quelques mots pour donner un tour à la conversation générale, ce sera bien suffisant. Ce qu'il faut pour paraître aimable dans le monde, ce n'est pas l'art de parler, mais celui d'écouter — écouter avec bienveillance, sympathie, compréhension — madame Récamier y excellait — on n'est aimable et recherché qu'à ce prix. Heureuses celles qui ont une âme vraiment bienveillante et douce, elles réussiront sans travail et sans effort, là où les grimaces du monde échoueront à la longue. Tâchez, chère amie, qu'en sortant de chez vous, on soit satisfait de vous, des autres et de soi-même.

Quant aux dispositions matérielles dont vous me parlez, elles n'ont rien de bien compliqué: votre fauteuil près de la cheminée et beaucoup de chaises, de pous, d'*X*, de *crapauds*, de *ganaches*, répartis par tout le salon: pas de cousins par terre, ils font trébucher. Un bon feu en hiver et des lampes dès que le jour baisse. Beaucoup de fleurs et de plantes vertes pour réjouir les yeux. Vers cinq heures on peut établir à poste fixe la table à thé et offrir une tasse de ce doux breuvage; un ou deux flacons de vin de liqueurs pour les visiteurs ne font pas mal, et des gâteaux bien choisis ne seront pas non plus mal accueillis.

Les Parisiennes profitent de cette mode nouvelle pour montrer vieilles porcelaines, beaux cristaux de Venise, de Bohême, voire de Baccarat, antique argenterie; tout est prétexte au luxe et à la vanité, même les petites dinettes. Vous ferez vous-même (puisque votre fille est encore une petite fille) les honneurs du lunch, en vous faisant aider d'une jeune fille de vos amies, s'il s'en trouve dans l'assemblée.

Est-il besoin de vous dire qu'on ne reconduit pas les visiteuses, mais qu'il est urgent de les sa-

luer, avant leur départ? Agir autrement est vraiment sauvage. N'admettez pas vos enfants au salon le jour de vos réceptions: la dissipation et la légèreté des entretiens ne valent rien pour l'enfance. Ayez soin que l'antichambre soit bien éclairée; que votre femme-de-chambre ou votre domestique soient là pour ouvrir la porte, et aider, s'il est besoin, les arrivants et les partants. Adieu, Marguerite, j'irai à un de vos jours pour jouir de vos succès.

M. B.

LE LAIT DE CHÈVRE

(SUITE)

XI

DIVISION.

Roger, à dater de ce jour, chercha de moins en moins la société de sa femme; ils étaient réunis lorsqu'une invitation les obligeait à se présenter ensemble; ils déjeûnaient l'un à côté de l'autre, et le petit Jean, assis dans sa grande chaise, occupait la conversation; ils dinaient en tête-à-tête deux ou trois fois par semaine; Roger soutenait poliment l'entretien, on parlait de choses très indifférentes, ou bien de l'enfant, dont la santé, les progrès fournissaient des points d'exclamation toujours nouveaux. L'humeur de Régine était des plus inconstantes; elle boudait souvent, quelquefois, elle coquetait avec Roger, et lui fournissait, s'il avait voulu les saisir, les plus belles occasions de signer la paix; mais il ne paraissait pas s'en apercevoir, et sa politesse glacée ramenait bientôt la colère sur le front de Régine et l'aigreur dans ses paroles. Le repas fini, il s'en allait; les moments de repos et d'abandon avaient fui, et ne se voyant presque plus, ils n'avaient jamais rien à se dire; l'intimité ne renaissait pas, et la réconciliation s'envolait vers des horizons tellement lointains qu'on pouvait désespérer de la ressaisir jamais. Et vainement, madame d'Andelize avait supplié son fils.

« Ne t'occupe pas de moi, lui disait-elle, je sais que tu m'aimes, cela me suffit, mais ne montre pas de froideur à ta femme pour moi, ne t'éloigne pas d'elle... je t'en conjure.

— Maman, vous êtes mille fois bonne, indulgente et tendre, mais vous ne connaissez pas Régine, la vie en commun avec elle n'est pas possible. Ah! si j'avais su!

— On ne sait jamais, mon enfant. Les mariages de notre temps sont un vrai piège.

— Oui, il est vrai; je ne saurais dire, maman, combien je regrette de n'avoir pas de profession... Je n'ai pu me résoudre à devenir surnuméraire aux Finances... C'eût été ridicule pour un homme de mon âge et marié.

— Ton père n'avait rien pu obtenir, tu sais.

— Oui, je sais; il avait épuisé son crédit pour faire avancer M. de Barrel.

— C'était chose promise!

— Oui, c'était un manège dont j'ai été dupe.

— Mon fils, Régine n'a pas de torts graves envers toi, elle t'aime, elle t'a donné un enfant; que de raisons pour vous rapprocher!

— Plus tard, maman, je ne dis pas. En ce moment, je ne vois en elle que la femme méchante et colère qui m'a offensé.

— C'est ta femme pourtant, la mère de Jean. Il serait doux de lui pardonner, et il serait doux pour moi de penser que je ne suis pas un obstacle à votre bonheur.

Il l'embrassa, mais sans être convaincu; son cœur n'était pas incapable de bonté, ni de générosité, mais nul principe ne guidait ses actions, et, en ce moment, le déplaisir que lui avait causé Régine dictait seul sa conduite, et le conduisait loin du foyer domestique, dans les salons où l'on perd son temps, au Club, où l'on perd son temps, son argent et souvent son honneur.

L'humeur hautaine de Régine ne lui permit pas l'ombre d'un chagrin; elle ne pleura pas, même la nuit sur l'oreiller, elle ne soupira jamais, elle ne fit aucun effort pour ressaisir le cœur qu'elle avait offensé, elle se voua à son enfant et elle donna une large part de son temps et

de ses pensées au monde et aux belles relations.

L'enfant était délicieux; il justifiait l'amour exclusif de sa mère; on l'aurait excusée d'oublier le père en voyant cette belle créature, au teint de pêche, aux yeux bruns, intelligents et rêveurs, aux beaux cheveux blonds, à la bouche caressante et fine; elle en était fière, elle le soignait elle-même, elle le promenait avec orgueil au parc Monceaux ou dans les allées des Champs-Élysées; elle avait rendu la Cauchoise à la paix des champs, un beau jour où le cher petit Jean avait tendu les bras à sa nourrice plutôt qu'à sa mère, et dès lors, avec un amour jaloux, elle s'en occupait presque seule. C'était la seconde passion de sa vie, pure, légitime, mais qui n'aurait pas dû, dans son ardent despotisme, exiler d'autres saintes affections.

De temps en temps, lorsqu'elle avait une heure de loisir, elle écrivait à Gabrielle, dont elle recevait fréquemment des lettres ennuyées et sèches; elle n'était pas mariée. Régine qui avait rompu tous ses liens normands, entretenait pourtant celui-là, qui la rattachait, si mince qu'il fût, à sa patrie et à ses souvenirs de jeunesse. Elle écrivait peu, elle s'accusait elle-même de ses longs silences.

« Ne me gronde pas, Gabrielle, ce serait peine perdue, comme ce serait du temps perdu de répéter la vieille rengaine : le temps fuit à Paris, on n'a le temps de rien. La vérité vraie, c'est que je n'aime guère à écrire, et que, souvent, je suis empêchée. Mon fils me prend presque tous mes moments; j'ai renvoyé la superbe Céleste; déjà, sans nul doute, elle a échangé son haut bonnet normand contre le bonnet de coton, elle enrage peut-être, car elle ne détestait pas Paris, mais moi, je suis aux anges. Elle accaparerait Jean. On m'a blâmée de l'avoir renvoyée si promptement et d'avoir brusquement sevré l'enfant (lequel avait près de deux ans); il ne s'en porte pas plus mal, il est admirable de vigueur et de grâce. Je voudrais te le présenter. Tu n'aimes guère les enfants, mais il me semble que tu ferais une exception pour mon chéri Jean.

« Tu me demandes fort obligeamment nouvelles de tous les miens. Je vois peu mon mari; nous avons eu trois années de ce qu'on nomme bonheur, années agréables, durant lesquelles je ne pressentais pas que rien jamais pût nous désunir. La cause de la désunion, c'est ma belle-mère; je lui rends justice, elle n'est pas intervenue entre nous, elle n'a pas semé de discorde dans notre ménage, mais son fils la préférant à tout, j'ai cru devoir lui laisser sa liberté. Les apparences sont gardées; ma belle-mère vient me voir toutes les semaines; on lui conduit Jean tous les deux jours : de temps en temps nous dînons ensemble, nous ne sommes pas brouillées, je t'assure; j'invite quelques amis, mon beau-père réunit également des convives, nous sommes ensemble et nous ne sommes pas seuls. On dit que M. d'An-

delize, mon beau-père, fait des dettes, et que mon mari joue... je ne m'en inquiète pas; les affaires de ces messieurs ne me regardent pas. Ma fortune est sauvegardée et ira à mon fils; c'est tout ce que je veux. »

« Je vois beaucoup de monde, celui de madame de Barrel, dont le cercle s'est étendu pour moi; je ne donne pas de fêtes, c'est une grosse affaire que de donner une fête et d'amuser cinq cents personnes inamusable; je me borne à mon jour, à un grand dîner tous les mois, suivi d'une soirée, pendant laquelle on fait un peu de musique. J'ai banni les cartes de ma maison, je ne veux pas encourager mon mari. Nous sommes d'accord, du reste, pour les choix, les invitations, et notre existence n'a rien qui puisse exciter l'attention maligne du public.

« Tu sembles regretter, ma chère amie, de n'avoir pas trouvé de mari à ton goût; est-ce bien là un malheur? Songe donc que tu es libre, et que la liberté, c'est le bien souverain. Je ne m'aplaudis pas beaucoup de mon mariage, mais je ne regrette pas ceux que j'aurais pu faire; mon cousin de Vielfort m'aurait tyrannisée au nom des convenances, de la dignité, du bon exemple; mon cousin Tiburge m'aurait tyrannisée par son amour même, pauvre homme! M. d'Andelize me laisse maîtresse de mon temps, de mes démarches, de mon argent, de mon cœur enfin; il sait que je ne le consacre qu'à notre fils. Tu vois où j'en suis et que ce n'est guère la peine d'envier les femmes mariées. Tu diras : on voit des mariages heureux; possible, j'ai lu quelque part cependant (je lis quelquefois des livres sérieux) qu'on n'en voit pas de délicieux, et quant aux romans, sois bien sûre qu'ils ne peignent pas le monde tel qu'il est. J'ai rêvé ce qu'ils promettent, maintenant je suis réveillée.

« Te voilà au courant de ma vie, écris-moi à ton tour, et sois bien sûre que je ne t'oublie pas. Je t'envoie le portrait de mon Jean; je demande pour lui une place d'honneur dans ton album. Adieu, chère Gabrielle, je t'embrasse, et je te prie de ne pas m'oublier auprès de tes parents.

» Ton amie, RÉGINE. »

Gabrielle répondit sans délai :

« Je profite des trop longs loisirs dont je jouis pour te répondre et te remercier, ma chère Reine. Ton Jean est délicieux, il est beau comme un baby anglais; je l'ai placé à côté de sa chère maman, dans l'album consacré à ma famille et à mes amies, et je lui dirai de fréquents bonjours. Il te ressemble, ton fils, avec une nuance de douceur de plus; je ne t'offense pas ?

« Les consolations, tirées de ton exemple propre, sur le célibat auquel je semble réservée, ne me consolent pas beaucoup, car enfin, si tu n'es pas complètement heureuse, j'en vois d'autres à qui un meilleur sort a été donné. Je citerai la petite Thérèse, ma sœur. Elle est comblée. Pour

quoi? ma mère prétend qu'elle a le plus aimable caractère et que c'est là ce qui attache les maris; je ne discuterai pas le point, mais je crois que beaucoup de femmes parfaites n'ont pas rencontré et l'affection, et la fortune, et la maternité, telles que Thérèse les a trouvées.

» J'ignore si la fiancée de M. de Vielfort sera au nombre de ces rares élues, car il se marie, ton cher cousin: Il épouse une Emilie,

Le digne objet des vœux de toute l'Italie.

Toute la Normandie et le Cotentin, et le Perche et la Bretagne avaient les yeux fixés sur cette belle héritière, Emilie de Poancé. Ta cousine est dans la joie de son âme: mademoiselle de Poancé, très jolie, très riche, très charmante, est, de plus, très pieuse. Elle t'annoncera, sans doute, ce mariage, car enfin, vous n'êtes pas brouillées, et toujours, elle parle de toi en très bons termes.

» M. Tiburce est toujours, comme moi, dans le célibat, il attend les clients et augmente sa bibliothèque. Tu sais que sa pauvre maman n'est plus de ce monde? A propos d'anciennes connaissances, j'ai rencontré l'autre jour mademoiselle Louise de Florennes; elle m'a parlé de toi avec une amitié extrême. C'est une colombe sans fiel. Vrai, si la dévotion atténue à ce point la bile et le fiel, c'est un excellent remède aux maux du genre humain. Si nous en essayions?

» Je t'embrasse, ma chère Régine, de tout cœur, et avec toi, ton joli enfant. Le verrai-je jamais? Nous ne voyons que trop les deux petites filles de Thérèse; maman ne peut pas s'en passer. Encore adieu.

» Ton amie,

» GABRIELLE. »

En écrivant à Gabrielle, Régine avait dit la vérité, mais non toute la vérité; elle avouait qu'elle était séparée d'esprit et de cœur de son mari, désunie d'avec les siens; elle se déclarait seule et libre, seule et satisfaite, seule et fière, n'ayant besoin ni d'appui, ni d'amour; tout ceci était vrai, mais non d'une vérité absolue, car elle souffrait dans son orgueil et elle sentait que cette grande liberté était le fruit d'un profond isolement. Elle avait fait le désert autour d'elle, et il lui restait pour tout bien, ce petit enfant, jusqu'alors follement adoré.

XII

LE PETIT JEAN

Jean grandissait, et avec les petites robes blanches de la première enfance, il avait dépouillé ce caractère simple, caressant, de bonne foi, qui fait ressembler les petits enfants aux anges du ciel; il était devenu un enfant des hommes, avec des défauts naissants, et destinés à grandir, si l'éducation ne les réformait pas. Il

tenait de sa mère une humeur emportée et de ses dains caprices, il était bruyant, paresseux et un peu querelleur. Les domestiques se plaignaient de lui, ses petits camarades l'évitaient, quoiqu'il apportât au Parc des jouets superbes et qu'il eût ses poches pleines de bonbons exquis:

« Il n'est jamais content de rien! disaient les enfants, et il veut toujours être le maître. »

Il venait se plaindre à sa mère, qui l'écoutait et le caressait; elle avait sur les yeux le complaisant bandeau de l'amour, et Jean, si beau, si gracieux, ne pouvait pas avoir tort:

« Ils ne veulent plus jouer avec moi! je leur ai pourtant donné tous mes chocolats! et puis ils m'ont mis hors du rond!

— Tu n'iras plus avec eux, mon trésor, sur-tout ne pleure pas! Je te donnerai tout ce que tu voudras, viens. »

Ce mot vainqueur apaisait les larmes de Jean, il emmagasinait quelque nouvelle merveille dans le cabinet qui renfermait déjà tant de joujoux princiers. Si Régine ne l'avait gâté qu'en le comblant, en contentant ses desirs enfantins, le mal n'eût pas été très grand; c'est la moins fâcheuse manière de gâter les enfants, les aimer, les choyer, les rendre heureux; l'effusion du cœur maternel leur prodigue tous ces biens, et ce bonheur ne corrompt pas le caractère, mais ce qui les gâte et les pervertit, ces petits rois du logis, c'est la funeste indulgence pour leurs défauts et leurs passions. Régine tolérât chez son fils les violents accès de colère, les bouderies, les réponses impertinentes, pourvu qu'elles ne lui fussent pas adressées, l'ardeur au jeu, la haine de l'alphabet, la gourmandise; elle se fâchait seulement lorsque la faute de l'enfant l'atteignait elle-même, lorsqu'il cassait une jolie porcelaine ou qu'il marchait sur la longue traîne d'une belle robe. Elle grondait alors, elle éclatait, mais l'orage n'était jamais long et se résolvait en une pluie de caresses et de bonbons; un acte de vertu n'eût pas été mieux récompensé.

Et pourtant, malgré cette bonté facile, cette tendresse de tous les instants, cette soumission maternelle aux caprices, souvent despotiques, de l'enfant, le petit Jean manifestait pour son jeune père, une préférence non équivoque et qui, étalée au grand jour, avec une naïveté inconsciente et cruelle, finissait par blesser Régine; quoi! elle l'avait veillé dans ses maladies, elle l'avait promené pendant des nuits entières; elle s'était dévouée à ses plaisirs, elle s'était dit qu'il remplaçait pour elle toutes les autres affections, et elle ne possédait pas son cœur tout entier: il la quittait, au premier signal de son père, il préférerait à tous les amusements qu'elle disposait pour lui, une promenade avec son père; quand Roger le prenait sur ses genoux, l'enfant l'étreignait et le contemplait avec une sorte de passion; les paroles de son père étaient ses oracles, il suffisait d'un regard de Roger pour obtenir un acte d'o-

beïssance, refusé à ses prières. Pour se pénétrer de cette triste vérité, il fallut du temps, il fallut bien des scènes domestiques, qui finirent par insinuer dans son âme une dure vérité, c'est qu'elle n'était pas uniquement aimée et que, d'instinct, l'affection de Jean se tournait vers ce père souvent absent, ce père qui ne s'occupait guère de lui, mais qui l'aimait pourtant comme l'enfant voulait être aimé.

M. et Madame d'Andelize avaient l'habitude de déjeuner ensemble; ce repas pris en commun, avec l'enfant, qui formait le trait-d'union entre eux, était le lien qui les empêchait d'oublier ce qu'ils étaient l'un à l'autre. Jean leur était utile, on s'occupait et il occupait de lui. Il avait six ans, et quoiqu'il n'eût plus les formes robustes, l'exubérance de vie de sa première enfance, il était charmant encore, et dans ses vêtements de velours noir, avec son grand col de guipure, il avait l'air d'un jeune page, descendu d'une toile de Van Dyck.

« Mon garçon, lui dit son père, veux-tu sortir avec moi ? »

— Oh ! oui, papa.

— Nous irons à pied, je te mènerai sur les boulevards et tu verras la foire aux étrennes.

— Oh ! papa ! quel bonheur !

— Mais, Jean, dit Régine, n'aimerais-tu pas mieux venir au Bois ?

— En voiture fermée, pour voir ce que je vois tous les jours, oh ! non, mère ! pas aujourd'hui !

— Soit !

— Papa, dis, tu me mèneras à l'Hippodrome ?

— Pas aujourd'hui, la semaine prochaine.

— Et au Manège, j'en prie.

— Peut-être.

— Quand me donneras-tu un petit cheval, comme celui de Raymond ?

— Il est trop tôt encore ; dans deux ans, si tu es sage.

— Je serai si sage !

— Allons, as-tu fini ? nous allons partir. Dis adieu à ta mère. Vous sortez ce soir, Régine ?

— Oui, les Barrel nous ont invités.

— Très bien ; je vous y retrouverai ; je dînerai au Club. Bonjour, à ce soir.

Régine passa une ennuyeuse après-midi ; elle n'avait aucune amie intime, on ne venait la voir que le jour, le mercredi, où sa porte était ouverte tous, elle n'avait pas d'occupations de charité ; aucune correspondance assidue ne réclamait sa plume et ses loisirs ; elle n'avait besoin de personne, personne n'avait besoin d'elle ; elle s'assit, en attendant le retour de Jean, dans ce charmant petit salon, dont elle ne regardait pas plus les murs vêtus de soie que s'ils eussent été couverts de plâtre, elle prit sa tapisserie et se mit à aligner des points. Elle songeait : à quoi sert de vivre ? à quoi sert d'être riche ? à quoi sert de voir arriver chez soi des invitations venues de tous les coins de Paris ? On n'en a pas moins un vide cruel

dans l'âme et des déceptions à chaque pas. Qui sait si la pauvre marchande qui, dans la rue, crie d'une voix enrouée : *la belle Valence !* n'est pas plus heureuse que madame d'Andelize. Elle a peut-être des enfants qui la chérissent, et voici que Jean échappe aux bras qui l'ont tant serré, tant retenu... il s'attache à son père, et les années venant vite, ils seront bientôt deux amis, deux compagnons, et elle, vieillira seule. Si, du moins, elle avait une fille...

Pendant qu'elle rêvait à la fille encore à naître, le jour baissait, et en même temps que les lampes, Jean entra comme un tourbillon :

« Oh ! que je me suis amusé ! s'écria-t-il. C'est autrement joli que le Bois, la foire aux étrennes ! Et papa m'a acheté tout ce que j'ai voulu... »

— Vraiment ? et qu'est-ce qui t'a ramené ici ?

— Papa, donc !

— Et vous avez trainé trois heures sur les Boulevards ?

— Non, non, papa m'a conduit chez grand-mère ; il portait tous mes joujoux, moi, je portais seulement un grand caniche qui aboyait ; je l'ai fait aboyer tout le long du chemin... grand-mère a bien ri... elle a tout regardé ; il y avait un pierrot, des soldats de plomb, très beaux, un petit canon, une arche de Noé, des questions romaines, des...

— Qu'est-ce que tu as fait de toutes ces horreurs ? »

L'enfant parut choqué :

« Mère, dit-il, j'en ai fait un très joli emploi ; grand-mère m'a dit comme ça : Mon chéri, tu as de si beaux jouets, toi, et ici, dans la maison, il y a des pauvres petits qui n'ont jamais rien. Veux-tu leur donner ton pierrot et ton arche ? ils seront si contents ! Je donnerai tout, ai-je dit.

Alors, grand-mère a mis une capeline et un châle, et elle m'a fait monter avec elle au sixième étage, chez une pauvre femme qui cousait près du lit d'un petit garçon malade :

« Voilà mon petit Jean qui vient vous voir. Julianne, dit grand-mère. J'ai montré mes joujoux au petit garçon, il était bien content, va, et je lui ai laissé le caniche, les soldats, le pierrot... puis, dans la chambre voisine, où il y avait trois petits qui faisaient du train, j'ai arrangé l'arche et toutes les bêtes deux par deux. Ils se sont tus tout de suite. C'est bien, n'est-ce pas, maman ? »

— Parfait ! répondit Régine d'un ton sec. Va dire à Fanny de t'ôter ton manteau et tes bottines. »

L'enfant se retira un peu triste : on avait jeté de l'eau sur sa jeune et charitable ardeur. Sa mère le traita froidement le reste du jour, et le soir, il pleura dans son lit, pendant que Régine s'ennuyait brillamment chez madame de Barrel.

Elle trouva, à dater de ce jour, moins de charme à s'occuper de son fils, et elle finit par le placer dans une école, élégante et bien choisie, où l'en-

fant passa ses journées et apprit enfin le *Pater* et l'alphabet. L'amour maternel avait eu ses caprices, comme tout autre attachement, dans cette âme exclusive et hautaine.

XIII

POSITION DIFFICILE

Jamais, depuis son mariage, Régine n'avait plus assidûment fréquenté les fêtes du monde; elle avait étendu ses relations, elle se fuyait elle-même dans cette poursuite du plaisir et du bruit. Une nuit, elle revenait seule d'une des plus belles réunions de l'année, et elle fut surprise en entrant dans sa chambre à coucher, d'y trouver Roger, assis près de la cheminée; il tenait le *Figaro* déplié, mais qui eût regardé par-dessus son épaule, aurait vu que le journal était tenu à l'envers. Régine lui dit d'un ton froid :

« Bonsoir, Roger, vous m'attendiez donc ? »

« Oui, j'ai besoin de vous parler, mais déshabillez-vous à l'aise... Nous avons le temps. »

Elle obéit et passa dans son cabinet de toilette, plus agitée qu'elle ne voulait en avoir l'air : elle défit rapidement les agrafes de sa longue robe de satin gris, jeta sur la toilette ses bracelets et l'éblouissant médaillon qui cachait, sous les diamants, le portrait de Jean, tout petit encore; elle ôta les fleurs de sa coiffure, passa une robe-de-chambre, renvoya brièvement Fanny, et vint s'asseoir en face de son mari. Elle attendit, il semblait hésiter à parler :

« Eh bien ! Roger ? dit-elle, vous voulez me parler ? »

« J'ai un service à vous demander, Régine : nos rapports ne sont pas très affectueux, et ce, depuis longtemps; cependant, j'ai cru que vous m'écouteriez, puisqu'il s'agit de mon nom, qui est le vôtre et celui de notre enfant. »

« Expliquez-vous », dit-elle avec une certaine inquiétude. Elle pressentait, à peu près, ce qu'il allait lui dire, car il existe une certaine divination qui nous fait pénétrer la pensée d'autrui, avant qu'elle soit exprimée, mais elle ne se sentait pas ce fond d'affection qui épargne à l'ami malheureux et qui expose ses besoins :

..... la pudeur
De nous les découvrir lui-même.

Elle attendait donc, les yeux baissés; il lui dit enfin, d'une voix qui tremblait :

« Vous ne devinez pas, Régine ? »

« Mon Dieu ! je me doute : une question d'argent. Il n'y a que cela qui puisse vous émouvoir ainsi. »

Il se mordit les lèvres, et répondit avec l'accent de la colère :

« Oui, c'est l'argent qui me préoccupe ! j'ai joué, j'ai perdu, je dois 150,000 francs, dette

d'honneur comme vous savez, et je venais, confiant encore en vous, vous demander de solder cette dette : je venais, le cœur rempli de regret et de bonnes résolutions... Voulez-vous me rendre ce service ? libérer mon nom ? notre nom ! dites, Régine, voulez-vous que nous recommencions une vie nouvelle ?... »

« Je n'y tiens pas, dit-elle avec un sourire amer, et vous comprendrez que je ne puis acquiescer ainsi vos folies. Des dettes de jeu ! et quelles dettes ! la cinquième partie de ce que je possède ! Vous n'y pensez pas, et le nom de notre enfant que vous invoquez, aurait bien dû vous garder lorsque la fureur du jeu vous possédait. »

« J'ai eu tort, mille fois tort, je l'avoue, Régine, et je le sens plus que je ne le dis, mais croyez-vous que je ne sois pas puni par le fait même et par la nécessité de vous supplier ? Car je vous supplie, je vous jure que je suis perdu d'honneur si je ne paie pas demain ! Régine, écoutez-moi ! »

Il essayait de lui prendre les mains, elle les retira vivement : et d'une voix brève et irritée :

« Non ! tout a été déception pour moi dans notre mariage, rien ne m'invite à vous croire, ni à espérer de l'avenir. Que vos parents qui vous sont si chers, paient vos dettes ! J'ai délivré votre bien de Bourgogne, qu'ils empruntent là-dessus ! »

Roger rougit, et répondit brusquement :

« Et si je vous disais qu'ils sont hypothéqués de nouveau ? »

« Ah !... et vous voulez que j'ajoute ruine sur ruine ! non, Monsieur, jamais ! les intérêts de mon fils me sont sacrés et je les garderai ! »

« Régine, je vous en conjure ! »

Elle détournait la tête; il se leva brusquement et sortit : il avait envie de pleurer et de crier.

Elle restait seule, agitée et pourtant inflexible. Le chiffre élevé de la somme que son mari réclamait fortifiait sa résistance :

« En quatre coups de dés, se disait-elle, il nous réduirait à l'aumône. Jamais ! J'en suis fâchée pour Roger, et je désire que cela lui serve de leçon ! »

Elle se déshabilla rapidement et se mit au lit; les premières heures, les dernières de la nuit se passèrent dans une agitation fiévreuse; elle comptait le tic-tac de la pendule, elle écoutait le roulement des voitures, plus lourdes et plus chargées à mesure que le jour approchait, elle distinguait le bruit mesuré du pas de Roger qui arpentait sa chambre, mais enfin, tous les bruits se confondirent, elle s'endormit, et si profondément qu'elle ne se réveilla que vers midi : Fanny entra au même instant.

« J'étais inquiète de Madame, dit-elle; Madame était bien fatiguée sans doute. »

« Oui, et je le suis encore... quelle mauvaise nuit ! Jean, comment est-il ? »

« Bien, Madame; il est à l'école; il a très bien

déjeuné, il a écrit quelque chose pour Madame sur un morceau de papier...

— Voyons ! »

J'embrasse maman et papa, était tracé en gros caractères.

« Il n'a donc pas vu son père ? »

— Non, Madame ; Monsieur est parti de bonne heure et il n'est pas rentré.

— Il est allé aux emprunts, sans doute, » se dit Régine.

Elle se leva, et lorsqu'elle fut habillée et qu'elle eût donné ses ordres pour la journée, elle passa dans la salle-à-manger où le déjeuner était servi ; l'enfant dinait à l'école, Roger ne devait pas rentrer de si tôt, mais à la vue de ces places vides, elle sentit une vague impression de tristesse et d'effroi. Elle ne put pas manger et après avoir bu un peu de café, elle revint dans sa chambre plus inquiète, plus troublée qu'elle ne voulait se l'avouer à elle-même. Où était Roger ? que ferait-il ? quel serait l'avenir ? et pourtant, elle n'éprouvait encore nul regret de ce qu'elle avait fait ; elle voyait, de son refus, les côtés raisonnables et soutenable, elle n'en voyait pas le côté dur et menaçant ; elle se disait qu'il serait toujours temps d'aider au paiement de cette dette funeste, tandis qu'il eût été dangereux de la solder à première réquisition, et de donner ainsi une prime à une dangereuse passion.

Un violent coup de sonnette troubla ses pensées :

« C'est lui ! » dit-elle.

Non, ce n'était pas lui, c'était sa mère, Madame d'Andelize. Elle entra brusquement (elle dont tous les mouvements étaient si doux) son visage était très pâle, elle dit à Régine avec la plus violente émotion :

« Où est Roger ? où est mon fils ? »

« Je ne sais, répondit Régine, il est sorti depuis ce matin. Asseyez-vous, ma mère, vous paraissiez si troublée.

— Hélas ! dit-elle en se laissant tomber sur une chaise : vous ne savez donc rien, Régine ? »

— Si, je sais que Roger a eu le malheur de jouer.

— Oui, et n'ayant pu payer, il a été insulté par son créancier et ils vont se battre... ils vont se battre, mon fils sera tué ! »

Régine reçut une commotion au cœur, et d'un mouvement rapide, elle ouvrit la porte du cabinet de son mari et elle vit une place vide dans la panoplie qui ornait la paroi : un magnifique revolver avait disparu. A son tour, elle pâlit.

— Régine ! s'écria la pauvre madame d'Andelize, il faut agir, il faut empêcher ce funeste combat : Roger n'est pas adroit, il sera tué... Mon chéri enfant ! Régine, je vous en supplie ! écrivez à cet homme, dites que vous paierez ! Cela peut le sauver ! nous vous rendrons tout, mais ne le laissez pas aller à la mort ! »

La pauvre mère se laissa glisser à genoux, en serrant, comme une suppliante, les mains de Régine...

« O ma fille ! dit-elle, oubliez tous nos torts ! Sauvez votre mari ! »

— Ma mère, dit Régine avec une émotion qui la faisait trembler, calmez-vous, je vous en supplie ! je vais écrire à M. de Barrel, afin qu'il arrange cette malheureuse affaire. »

Elle releva la pauvre mère, l'assit dans un grand fauteuil, et rapidement, elle traça ces mots :

« Mon cher cousin,

» Sans aucun retard, je vous en supplie, chez, voyez mon mari : remettez-lui le chèque de 150,000 fr. que je joins ici, empêchez un duel prochain entre lui et un membre du Cercle ; agissez sans aucun délai, et croyez à l'éternelle reconnaissance de

» Votre parente et amie,

» RÉGINE D'ANDELIZE. »

« Que Dieu vous récompense ! dit madame d'Andelize. Pourvu qu'il soit encore temps ! »

— Le domestique prendra une voiture.

— Ah ! prions le bon Dieu ! Il n'y a que lui qui puisse nous venir en aide ! »

Une demi-heure se passa en silence : Madame d'Andelize pria, Régine allait de sa chaise à la fenêtre, dans une agitation inexprimable : on dit que l'homme qui se noie revoit en une seconde toute sa vie ; Régine revit au moins la série de ses torts, en présence de cette mère, abimée dans l'angoisse et les larmes, à la pensée de son mari, mort peut-être, de son fils qui lui reprocherait la perte de son père. Est-elle devant l'irréparable ? N'y aura-t-il plus pour elle d'avenir, ni de repentir !...

Une voiture s'arrêta, elle entendit ouvrir les portes... Madame de Barrel entra :

« Eh bien ! lui dit Régine.

— Ma chère amie, mon mari, par bonheur, était à la maison, il a couru au Cercle, dans l'espoir d'y trouver au moins des renseignements qui lui permettent d'agir.

— Il ne sera pas trop tard ? »

— Espérons-le. On ne parle que de cela dans Paris, et on donne tous les torts à un Italien, ce comte Vitalis, le gagnant, l'insulteur et le combattant. Il n'a voulu accorder aucun répit et il a grièvement offensé ton pauvre Roger. Quel malheur que tu te sois décidée si tard ! on sait ton refus... on te blâme... »

Régine baissa les yeux ; sa conscience lui répétait les mêmes paroles. Madame d'Andelize intervint et dit avec une douceur, dont sa belle-fille se souvint toujours :

« Mon pauvre cher fils s'est laissé aller à une triste passion, et Régine a cru bien faire en sauvant l'avenir... Nous lui savons gré de ses sacrifices... mon mari avait frappé vainement à toutes les portes... »

Elle n'acheva pas, les pleurs lui coupaient la voix ; Régine ne pleurait pas : une horrible angoisse l'étreignait et lui donnait ce frisson intérieur qui accompagne les grandes crises de la vie ; madame de Barrel la regardait avec une indifférence étrange : Régine, plus d'une fois, l'avait froissée par son orgueil et ses caprices, elle s'en souvenait et ne trouvait pas de pitié dans son âme pour celle qui était humiliée à son tour. La mansuétude n'était pas le trait distinctif du caractère de Laure.

Et pourtant, si cuirassé que fût son cœur, il s'émoult lorsque le petit rentra de son école, dispos, souriant, et qu'il dit vivement :

« Où est mon petit père ? »

Madame de Barrel le prit sur ses genoux et d'une voix très caressante, elle lui dit :

« Veux-tu venir dîner avec moi et ton grand cousin ? ton père ne reviendra que bien tard, et ta maman a un peu de migraine.

— Et bonne grand'mère !

— Elle tient compagnie à ta maman.

— Je veux bien aller avec vous, répondit l'enfant, mais demain, il ne faut pas que mon petit père s'en aille avant que je ne l'aie vu.

— C'est entendu. Vous permettez que je l'emène, Régine ?

— Je vous remercie.

— Dès que nous saurons du nouveau, j'accourrai. »

Les deux dames d'Andelize restèrent seules.

« Pauvre petit Jean ! le reverra-t-il jamais ! dit madame d'Andelize. J'ai les plus tristes pressentiments !

— Et nous ne savons rien ! nous ne pouvons rien ! répondit Régine avec une impatience inexprimable. Et vous dites que M. d'Andelize... mon père, sait notre malheur ?

— Oui, ma fille ; Roger est venu ce matin, il nous a tout conté, en nous jurant de lui trou-

ver de l'argent. Hélas ! c'était bien impossible... il nous a quittés pour aller chercher ailleurs du secours, et son père est allé également trouver de vieux amis... mais il n'y a plus d'amis... et nous avons appris qu'au Cercle, il y avait eu entre Roger et son partenaire une scène affligeante... je n'ai pas su autre chose. »

Régine soupira : cet argent qu'elle refusait la veille, elle l'eût donné, jeté, livré mille fois pour que son mari revint vivant dans sa maison, pour que cette pointe qui blessait son cœur s'émoussât, pour qu'une main miséricordieuse détournât les craintes terribles que chaque instant accroissait. Pour la première fois de sa vie, elle souffrait, et, novice à ce grand art de la souffrance, elle n'offrait pas cette expression de douleur patiente qui se peignait sur le visage de sa belle-mère, brisée, et non bronzée par les peines de la vie, et dont les larmes coulaient par des chemins trop connus.

Tout-à-coup, la porte s'ouvrit brusquement : le valet-de-chambre et Fanny apparurent, l'air consterné :

« On ramène Monsieur en voiture, il faut un matelas pour le monter ici.

— Il vit encore ! » dit madame d'Andelize en joignant les mains.

Régine se précipita dans l'escalier et elle se trouva en présence de Roger évanoui, qu'on avait tiré d'une voiture et couché sur un matelas prêté par la concierge. Trois messieurs, l'air sombre, étaient debout près de lui : Régine les interrogea du regard :

« M. d'Andelize est grièvement blessé à la poitrine, dit le plus âgé d'entre eux ; on va le porter chez lui, Madame, veuillez faire préparer sa chambre et son lit... »

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro).

CHEZ LES AUTRES

(SUITE)

« Avez-vous bien dormi, ma tante ? dit doucement la jeune fille, s'approchant de madame Auvrard qui nouait son chapeau.

— Non..... Mais pourquoi n'êtes-vous pas prête ? Ne venez-vous pas à la messe de huit heures ?

— Je vous accompagnerai si vous avez besoin

de moi ; mais vous m'aviez permis d'aller à la grand-messe avec mademoiselle de Kernoël, et de dîner ensuite chez elle. »

Madame Auvrard ne cherchait qu'une occasion pour exhaler la colère sourde qui l'animait. Ce prétexte lui suffit, et elle éclata.

« C'est juste ! dit-elle avec ironie. Cette vi i-

lante amie prétend s'inquiéter de vos vapeurs, mais elle ne craint ni de vous faire respirer un air vicié pendant d'interminables offices, ni de vous fatiguer à de longues promenades ! Il est vrai que ce qui amuse ne fait jamais de mal ! »

Audry devint un peu plus pâle.

« Désirez-vous que je reste, ma tante ? demanda-t-elle avec douceur.

— Telle ne peut être l'intention de ma mère, dit Marc intervenant. Elle n'a point l'habitude de revenir sur ce qu'elle a promis. Pourquoi renoncerez-vous à vos projets ? »

Madame Auvrard jeta à son fils un regard plein de colère.

« C'est cela ! dit-elle, c'est bien à toi à te faire l'auxiliaire de notre curé, à toi qui ne mets point les pieds dans son église.

— C'est mon malheur peut-être, ma mère, répondit-il gravement, mais du moins, je ne vois point d'inconvénient à y laisser aller les autres.

— Et tu ne vois pas non plus d'inconvénient à la laisser rêver de voyages avec cette folle d'Octavie ? »

Audry tremblait de tous ses membres.

« Ma tante, dit-elle, de grâce, ne vous fâchez pas ! Dites-moi ce que vous voulez que je fasse, et je vous obéirai.

— Ne pas me fâcher ! s'écria madame Auvrard, s'abandonnant au sentiment jaloux qui la possédait, rester calme lorsque vous êtes la cause du premier nuage qui s'élève entre mon fils et moi ! »

Audry joignit involontairement les mains.

« Vous poursuivez là, d'ailleurs, une tradition de famille, car votre grand-mère nous sépara jadis, mon frère et moi ! »

La jeune fille l'interrompit.

« Arrêtez, dit-elle avec une dignité singulière, bien qu'elle fût en proie à une violente émotion. Vous avez le droit de me dire tout ce qui vous plaît, même des choses pénibles, même des choses injustes, tant qu'il ne s'agit que de moi ; mais je ne puis plus, — non je ne puis plus entendre blâmer ma grand-mère !

— Votre grand-mère ! Vous lui gardez en effet un culte désintéressé... Ne savez-vous pas qu'elle était riche, et qu'elle vous a ruinée ? »

Le visage de la jeune fille revêtit une expression étrange.

« Elle m'a aimée... répondit-elle avec une émotion profonde.

— Ma mère ! s'écria Marc, pâle et rigide, vous n'avez pas le droit d'insulter au plus pur souvenir de cette enfant ! Ah ! ma mère ! ma mère !... ajouta-t-il d'une voix presque brisée par un sanglot convulsif, c'est la première fois que je vous vois injuste !... »

Il disait vrai... Dans le cœur indompté de madame Auvrard la jalousie détruisait soudain toutes les dignes que n'avait jamais cimentées l'oubli de soi, et pour la première fois, il s'aperce-

vait que son idole avait des pieds d'argile, que celle qu'il avait regardée comme infallible pouvait errer...

Tandis qu'une douleur aiguë, singulière à son âge, étreignait le cœur de cet homme qui se disait sceptique, et qui avait mis toute sa foi, tout son enthousiasme dans sa passion filiale, Audry domina avec effort le tremblement nerveux qui s'était emparé d'elle.

« Je ne puis être plus longtemps une cause de discorde sous votre toit, dit-elle, comprimant de sa main les battements de son cœur. J'ai dû recevoir votre appui, et je vous garde de la reconnaissance, quoique vous ayez refusé mon affection... Mais je puis gagner mon pain, et aujourd'hui la loi me permet de travailler si je le veux... J'ai eu vingt-un ans hier... »

Elle s'interrompit un instant, puis reprit :

« Je vous remercie encore de ce que vous avez fait pour moi... Mais vous serez plus heureuse, je le sais, quand j'aurai quitté la maison... »

Personne ne lui répondit, et, sa voix faiblissant, elle se tut et sortit de la chambre.

Marc regarda autour de lui d'un air égaré. La corbeille à ouvrage dont elle s'était servie la veille était posée sur la table, et son petit dé d'or avait été oublié sur le rebord de la fenêtre... Mais le vieux salon semblait plus morne, plus triste que jamais, et il pensait que cette créature douce et silencieuse y laisserait un vide que rien ne remplirait plus.

« Ma mère ! dit-il, suppliant, elle ne peut partir !

— Et pourquoi pas, si elle le veut ? répliqua violemment madame Auvrard. Elle est libre, elle l'a dit ! Qu'elle aille retrouver Octavie, puisque Octavie en prend si légèrement la charge ! »

Le premier coup de huit heures sonnait alors, et madame Auvrard, affectant un calme bien éloigné de son cœur, prit son livre et sortit sans tourner la tête... Elle n'était point dévote, elle, oh ! non ! Elle ne ressentait nulle pitié pour la jeune fille orpheline qui n'avait opposé à sa tyrannie qu'une inaltérable douceur ; mais elle jugeait convenable de remplir au moins les préceptes extérieurs de la religion, et elle s'en alla vers l'église, portant jusque dans cet asile de paix, l'amertume et la colère qui bouleversaient son âme.

Marc resta un instant immobile ; il y avait des ruines dans son cœur, les ruines de son culte, les débris de son idole renversée... Bientôt, il sortit à son tour, et courut frapper à la porte de mademoiselle de Kernoël.

XIX

Août est passé avec ses beaux soleils mûrissant les moissons, et les jours plus mélancoli-

ques, mais plus doux de septembre ont lui à leur tour. Les chasseurs, nombreux à Penvan, attendent avec une impatience joyeuse l'ouverture des glorieuses hécatombes qu'ils projettent depuis si longtemps; mais, à part l'agitation qu'amène à l'avance ce jour d'ouverture, la vie se poursuit tranquillement dans la petite ville où les semaines se suivent et se ressemblent.

Cependant, une pâture a été donnée aux langues oisives, et il s'est produit un événement dont l'écho n'est pas encore oublié, et qui défraie par intervalles les conversations féminines: la rupture qui a eu lieu entre madame Auvrard et sa nièce.

La curiosité a été d'autant plus excitée que tous ceux qui auraient pu la satisfaire se sont renfermés dans un silence absolu. Du matin au soir, un drame silencieux a bouleversé la maison de madame Auvrard, mais nul n'en a pu pénétrer la cause. Un certain dimanche, on avait vu la vieille dame à la messe de huit heures; — tout au plus avait-on remarqué qu'elle était arrivée en retard. Puis, Audry avait assisté à la grand-messe... Un détail revenait maintenant à l'esprit: elle avait gardé son voile baissé, et ses yeux étaient rouges... On l'avait ensuite vue entrer chez mademoiselle de Kernoël... Mais le soir, l'omnibus du chemin de fer s'était arrêté devant la porte de cette dernière, et elle y était montée avec la jeune fille. Naturellement on avait interrogé les servantes. Le mot d'ordre leur était donné: elles répondirent que mademoiselle de Brélyon faisait un voyage pour sa santé.

Un voyage si subit, un voyage qui n'avait été ni annoncé, ni discuté dans Penvan, c'était certes de quoi intriguer les curieuses. Madame Auvrard vit accourir chez elle mainte désœuvrée; mais elle ferma sa porte et se prétendit souffrante, en sorte qu'on dut se borner aux conjectures.

Le champ était vaste, et l'on s'en donna à cœur joie. Non, toutefois, que la pauvre Audry laissât un vide quelconque à Penvan: sa tante l'avait tenue dans une solitude absolue, et les rares visiteuses introduites dans le vieux salon avaient à peine échangé quelques paroles avec cette jolie fille pâle et douce, condamnée à une vie si austère. Elle inspirait néanmoins une bienveillante sympathie; on la plaignait généralement, et l'on déplorait — platoniquement, — que sa pauvreté l'empêchât de trouver un mari.

Au commencement de septembre, mademoiselle de Kernoël revint à Penvan. Elle était seule.

On l'interrogea avidement; elle répondit, sans entrer dans aucun détail, que mademoiselle de Brélyon séjournait chez des amis. Nul n'en sut davantage; mais nul ne crut à son retour chez sa tante, car un beau jour, l'omnibus emporta deux grandes malles enveloppées de toile à une adresse inconnue.

Non, Audry ne devait plus revenir dans cette

maison d'où l'avait chassée une colère jalouse. Elle ne pouvait plus recevoir des bienfaits si durement achetés, et, condamnée à vivre chez les autres, elle changeait encore une fois de scène et de milieu...

La petite chaise basse où elle s'était assise pendant de si longues heures avait été remplacée contre le mur; les passants ne voyaient plus sa tête blonde inclinée sur son ouvrage; son pas léger ne s'entendait plus dans le corridor plein d'échos... Non, il n'y avait plus rien de jeune, rien de vivant dans la sombre chambre où jadis sa grâce mettait une note pleine de charme...

Madame Auvrard se dit qu'elle vieillit, et que les heures lui semblent plus lourdes qu'autrefois. Elle relève parfois instinctivement la tête; mais il n'y a plus devant elle un jeune et doux visage ressortant sur les toiles enfumées qui tapissent la muraille...

Alors, ses lèvres pâles se serrent, et elle pense avec une sensation d'amer triomphe qu'elle est enfin rendue à sa solitude.

Pourtant, il y a une arrière-pensée dans ce triomphe... Les jours d'autrefois ne sont pas revenus, et l'intimité sans bornes et sans nuages qui régnait entre elle et son fils a reçu une atteinte profonde.

Il est un sujet qu'ils évitent, un nom qu'ils ne prononcent jamais; et qui ne sait qu'une seule réticence est mortelle à la confiance et à l'amitié?

Maintenant, de fréquents silences coupent leurs entretiens, et quand Marc, s'abandonnant à une rêverie inconsciente, jusque-là étrangère à sa nature, promène autour de lui des regards qui semblent chercher quelque chose ou quelqu'un, il tressaille en sentant, attachés sur lui, des yeux inquiets, pénétrants, avides de surprendre son secret.

Son secret! En a-t-il un, vraiment? Regrette-t-il de ne plus voir celle à qui il prêtait si peu d'attention? A-t-il subi le charme touchant de sa mélancolique douceur? Ou bien se dit-il qu'elle a emporté de la sombre maison le rayonnement de candeur et de jeunesse qui l'avait un instant éclairée?...

Non, si l'une ou l'autre de ces questions était formulée devant Marc, il y opposerait une énergique dénégation. Il répliquerait qu'il n'est point homme à engager si aisément ses affections; et que la maison de sa mère possède à ses yeux un charme assez ancien pour pouvoir se passer de la présence d'une jeune fille. Mais il ne peut oublier ce qui s'est passé là, dans ce salon; il ne peut oublier que sa mère a perdu en un moment à ses yeux ce prestige sans égal d'une sorte d'infailibilité... Elle a pu errer, elle! Elle a pu (inconsciemment, mademoiselle de Kernoël l'affirme,) être sévère et dure pour Audry, et ce qui est pis encore, elle l'a traitée avec colère, elle! Il

insultée dans ses plus tendres souvenirs, elle lui a reproché d'apporter la guerre sous son toit !

Et l'homme fort qui se croyait au-dessus de toutes les impressions malades est en proie à deux idées fixes qui lui rendent douloureuse la vue seule de ce salon : madame Auvrard y est descendue dans son respect, et une fille sans mère y a souffert, en partie par sa faute ; — n'a-t-il point contribué en effet, par ses jugements sévères, à prévenir contre elle le cœur de sa tutrice ?

Une fièvre nerveuse s'empare de lui, et l'équilibre mental dont il s'enorgueillissait semble rompu. Tout l'irrite ou l'abat, et un jour, le vieux médecin de sa famille, lui prenant familièrement le bras, lui déclare que sa santé s'altère, que les hommes voués aux travaux sédentaires, mais surtout à l'excitation des luttes orales, doivent redouter les affections nerveuses chroniques, et qu'il serait sage de mettre à profit le temps des vacances pour changer d'air et essayer de la distraction.

L'année précédente, Marc se fût récrié. Priver sa mère de ses vacances, c'eût été un crime contre son devoir filial, tel qu'il l'entendait, entier, absolu.

Mais l'idée d'un changement de scènes lui sourit, et, ayant annoncé un soir à madame Auvrard, surprise et incrédule, qu'il se décidait à suivre le conseil du docteur, il alla faire une longue visite à mademoiselle de Kernoël, avec laquelle il avait noué des relations suivies, et dont le caractère devenait presque affectueux.

XX

Peu de promenades possèdent le charme pénétrant du parc de Pau. La vallée pittoresque qu'il domine et la chaîne bleuâtre qui, à demi confondue avec les nuages, lui sert d'horizon, captivent irrésistiblement le regard ; mais il y a aussi une poésie mystérieuse sous ses ombrages majestueux et tranquilles, dans les allées où le soleil ne pénètre que tamisé par le feuillage des hêtres immenses.

Les premières touches de l'automne colorent de pourpre ces voûtes encore verdoyantes. Un tapis épais de feuilles sèches, d'un ton doré, recouvre les pentes d'où s'élèvent, droits comme des piliers de cathédrales, les troncs à la robe grise et lisse. Entre leurs racines noueuses, enchevêtrées et tordues comme des serpents gigantesques, croît une mousse veloutée, qui étend sa masse d'un vert harmonieux jusqu'à la lisière de l'allée.

L'air est calme et doux, les branches frémissent à peine ; un murmure presque insaisissable se dégage de ce feuillage admirable de légèreté, où l'air circule avec la lumière.

Pau n'a point encore repris son animation

hivernale, et d'ailleurs, l'heure est peu avancée ; aussi n'y a-t-il guère de promeneurs dans le parc, et deux enfants qui se poursuivent gaiement dans les allées en pente douce jouissent à leur manière de cette solitude, tandis qu'une jeune fille, qui les suit plus lentement, aspire avec délices l'air à la fois balsamique et vivifiant de ce lieu enchanteur.

Bientôt, les enfants reviennent en courant vers elle :

« Je suis sûre que nous vous fatiguons ! dit l'ainée, jolie brunette au regard caressant. Si vous vouliez vous asseoir là-haut, sur l'un de ces bancs que vous aimez, et d'où l'on voit le Gave, nous aurions moins de scrupule de courir ainsi, et nous ne nous éloignerions pas trop, je vous le promets ! »

La jeune fille sourit en baisant le charmant petit visage qui exprimait tant de sollicitude, et, faisant un signe affirmatif, elle se dirigea lentement vers l'allée supérieure du parc, où elle s'assit sur un banc.

« Je compte sur votre promesse de ne pas vous éloigner, dit-elle ; vous savez que nous rentrons dans une heure. »

Les deux petites filles l'embrassèrent à la fois et s'éloignèrent en courant.

Restée seule, elle ouvrit un petit panier et, en tirant un ouvrage de crochet destiné à un usage charitable, elle commença à travailler. Toutefois, elle se laissait aller à de fréquentes distractions. Ses yeux erraient avec admiration sur la vallée où coulaient les eaux tumultueuses du Gave, et cherchaient à retrouver, dans le brouillard doré du matin, les contours indécis des pics qui découpaient l'horizon.

Un promeneur solitaire s'avança lentement dans l'allée. Sa haute taille, ses traits maigres et énergiques l'eussent sans doute fait distinguer par les flâneurs, s'il s'en fût trouvé à ce moment dans le parc. La jeune fille, toutefois, demeura perdue dans sa rêverie, qui n'était sans doute point de nature pénible, car son visage était tranquille et exprimait un réel bien-être.

Il passa devant le banc où elle était assise, l'enveloppant d'un regard pénétrant, puis il revint, et, s'arrêtant devant elle, s'inclina profondément en prononçant son nom d'une voix basse et altérée.

Elle tressaillit, et ne put tout d'abord proférer une seule parole.

« Je crains que ma présence ne vous ait surprise... péniblement, peut-être, dit-il du même ton ému. Elle vous rappelle une période sombre, et... une scène si cruelle que je donnerais volontiers dix ans de ma vie pour l'effacer de votre souvenir. »

La jeune fille fit un geste de dénégation.

« Tout cela est oublié, répondit-elle d'une voix un peu tremblante. Ma tante se porte bien ?

— Oui... Je l'ai quittée depuis quelques jours.

— Est-ce votre santé qui vous a conduit dans ce pays.

— Oh ! ma santé est robuste, quoique notre vieux docteur me prétende malade... Mais vous ? Le changement de climat a-t-il produit l'effet heureux qu'en attendait mademoiselle de Kernœl ?

— J'ai retrouvé mes forces, et même des couleurs, vous le voyez, dit-elle en souriant. Cette chère mademoiselle Octavié ! Comme elle a été bonne pour moi ! »

Marc garda un instant le silence. Enfin, il reprit avec hésitation, ses joues brunes se couvrant d'une rougeur inaccoutumée :

« J'ai été bien cruellement déçu quand mademoiselle de Kernœl est revenue seule à Penvan. Elle était disposée à vous garder près d'elle, et j'espérais que vous eussiez accepté une hospitalité qui, cette fois, eût été affectueuse et douce.

— Moi, me faire, à mon âge, parasite d'une étrangère !... Ne savez-vous pas qu'il m'en coûtait amèrement de recevoir les bienfaits de votre mère ?

— Mais mademoiselle de Kernœl vous aime tendrement !

— Je le sais, et son affection m'a été bien précieuse. Mais elle a une famille, et que penserait-on de moi si j'acceptais une vie oisive, à la charge des autres ? En outre, il eût été froissant pour votre mère de me voir demeurer à Penvan ailleurs que chez elle.

— Vous eussiez pu indemniser dans l'avenir mademoiselle de Kernœl des dépenses occasionnées par votre présence dans sa maison... Je l'avais priée de vous dire que lorsque (puisse ce moment tarder de longues années !) la succession de ma belle-mère s'ouvrira, je n'accepterai aucune disposition tendant à vous priver de son héritage.

— Et moi, dit vivement Audry, je ne me prêterai jamais à un sacrifice de ce genre... »

Il resta encore silencieux. On eût dit qu'il cherchait ses paroles, lui, l'homme éloquent, dont les réparties fines et froides ne se faisaient jamais attendre, et qu'aucune situation n'avait jamais embarrassé. Une question brûlait ses lèvres, cependant, et il la formula enfin.

« Etes-vous heureuse ?

— Oui, autant qu'on peut l'être chez les autres, répondit-elle, jetant un regard affectueux sur les fillettes joyeuses qui se promenaient à quelque distance. Malheureusement, cela ne peut durer...

— Et pourquoi donc ?

— Peut-être mademoiselle de Kernœl vous a-t-elle dit que je suis chez une de ses amies de pension ? »

Il fit un signe affirmatif.

« La santé un peu altérée de madame Harmel l'a obligée à venir à Pau, où elle doit passer l'hiver et où je lui épargne la peine de s'occuper de ses petites-filles ; mais à Pâques, elles entre-

ront au couvent, selon le désir exprès de leur père.

— Peut-être se sera-t-on, d'ici là, assez attaché à vous pour modifier ce plan.

— Non, cela n'est point à prévoir ; d'ailleurs, je n'ai pas de diplôme d'institutrice, et mon éducation n'a pas été assez méthodique pour que j'ose me charger d'élever complètement des jeunes filles.

— Alors que deviendrez-vous ?

— Je chercherai une autre situation, dit Audry, soupirant légèrement.

— Et c'est là tout ce que vous avez en perspective ! Etre toujours dans une situation dépendante !

— Mais suffire à mes besoins et ne peser sur personne au monde ! répliqua-t-elle doucement.

— Etes-vous logée dans une villa ? demanda-t-il après un nouveau silence.

— Non, madame Harmel a préféré prendre un appartement à l'hôtel... La table d'hôte la distrait et l'amuse... »

Il se disposa à s'éloigner.

« Nous nous reverrons sans doute, dit-il, si toutefois vous le permettez... Il paraît que j'ai les nerfs malades, et que l'air de Pau doit les calmer infailliblement. »

Elle s'inclina sans répondre et resta seule.

Un nuage léger obscurcissait maintenant son front, et l'année qui venait de s'écouler revenait à sa mémoire... La première fois qu'elle avait vu Marc, comme il l'avait blessée ! Quelle terreur il lui avait inspirée de sa nouvelle vie... et comme cette vie avait encore dépassé ses appréhensions ! Elle frissonnait aux souvenirs des longues heures époulées aux côtés de sa tante, et les visites hebdomadaires de Marc n'avaient pas été une distraction pour elle, oh ! non ! Combien de fois elle avait été choquée, attristée de son scepticisme, de sa froideur ! Il semblait avoir perdu au contact desséchant de sa belle-mère toute flamme de jeunesse, tout élan d'enthousiasme, et Audry avait parfois quelque peine à s'imaginer qu'il n'était point aussi vieux que sa tante.

Et cependant, tandis que Marc s'éloignait, ses yeux erraient avec une surprise pleine d'un charme inconnu vers les hautes cimes tranquilles. Sa poitrine se dilatait sous cet air vivifiant, il éprouvait je ne sais quel plaisir juvénile à voir ce ciel nouveau, à se sentir éloigné de ses travaux professionnels et des lieux où il venait d'éprouver une si violente et si cruelle commotion morale.

Oui, il était changé, quelle qu'en fût la cause. Un peu plus tard, il visita le petit cimetière paisible où reposent tant d'êtres venus pour chercher la santé ; il resta songeur devant les inscriptions rappelant que la jeunesse n'est pas toujours épargnée, et s'émut tout à fait devant une statue de marbre, — une femme étrangère au large front, au regard mélancolique et résigné, à la pose légèrement affaissée et languissante.

« Quelles mains pieuses ont élevé ce monument ? se demanda-t-il après une longue contemplation. Un mari désolé, peut-être... Si l'amour existe, quel horrible déchirement ce doit être de le voir détruit par la mort... la mort, la pire, la plus irrémédiable des absences... »

Et tout à coup, il songea à une autre tombe, sur laquelle ne s'élevait point une statue de marbre, mais une croix de bois noir, dans le cimetière de Penvan. La mort de Jeanne revenait souvent à sa mémoire, et un autre souvenir en était inséparable : près de ce visage livide, empreint d'un humble héroïsme, près de cette servante qui avait su lui enseigner la grande leçon de la mort, il revoyait une autre figure, pâlie par les larmes, la figure d'Audry. Et il l'avait crue faible devant ces scènes de deuil ! Et, imbu d'admiration pour la froide énergie qu'il avait si souvent louée chez sa belle-mère, il avait pu se méprendre à cette douleur de la jeune fille, et lui adresser, en un pareil moment, de rudes, de dures paroles !... Oh ! comme il s'en souvenait !

Il lui avait reproché ses larmes, et lui avait dit brutalement qu'elles l'empêchaient de soigner la mourante... Mais il avait dû ouvrir les yeux ; il avait vu, avec une surprise qui tenait de la terreur, cette jeune fille en larmes toucher sans trembler à une plaie béante, et il avait compris pour la première fois ce qu'il y avait de doux et de fort, de véritablement féminin dans cette nature méconnue.

Plus tard, elle s'était de nouveau montrée ferme et énergique, en protégeant la mémoire de son aïeule et en défendant sa dignité offensée. Aucune parole violente n'était cependant sortie de ses lèvres, et elle avait répondu à l'injure par la douceur...

Quand Marc quitta le cimetière, la matinée était avancée. Il traversa d'un pas rapide la Haute-Plante, sans jeter un regard sur les soldats qui faisaient l'exercice, et plus d'un son de cloche, tintant sur son passage, l'avertit que l'heure du déjeuner était venue.

Audry venait de s'asseoir à la longue table de l'hôtel, entre ses deux élèves, lorsque, levant les yeux, elle aperçut le maigre visage de Marc.

Il lui adressa de loin un léger salut, et aussitôt que le déjeuner fut achevé, il s'approcha d'elle et la pria de vouloir bien le présenter à madame Harmel.

Celle-ci, femme bonne et simple, — un peu bornée, peut-être, fut enchantée de pouvoir causer de son amie Octavie. Elle s'ennuyait déjà à Pau, bien que peu de jours se fussent écoulés depuis son arrivée ; sa maison lui manquait, elle regrettait son fils, près duquel elle habitait depuis la mort de sa belle-fille, et ses relations lui faisaient défaut. Marc lui ayant dit n'être arrivé que de la veille, elle s'offrit à être son cicérone, et lui proposa de s'associer aux promenades

qu'elle faisait chaque jour en voiture dans les belles allées qui entourent la ville.

Comme elle venait d'arranger une visite au château et remontait prendre son châte, Marc s'approcha de la jeune institutrice.

« J'ai pensé ce matin à la pauvre Jeanne en visitant le cimetière, dit-il à voix basse, sentant instinctivement, peut-être, que ce souvenir était le seul, bien qu'ils eussent passé l'un près de l'autre une longue année, qui pût lui être commun avec Audry, et n'éveiller en elle aucun sentiment pénible.

— Pauvre fille ! murmura-t-elle. Il y a ici-bas beaucoup de souffrances cachées et des trésors de patience...

— Les cœurs vaillants comme le sien sont rares... moins, toutefois, que je ne le croyais naguère.

— Ces vertus-là, dit-elle, sans pénétrer sapensée, sont les fleurs d'un arbre dont la sève est éternelle...

Puis elle reprit au bout d'un instant de silence :

« Moi aussi, j'aime à visiter les cimetières...

— Oui, dit l'innée des enfants, se mêlant à leur entretien, et mademoiselle Audry soigne les tombes abandonnées, vous savez, celles où il y a des ronces, et dont la pierre s'affaisse ? »

Audry devint pâle, et ses lèvres tremblaient quand elle répondit à la petite fille :

« Il y a, bien loin d'ici, une tombe abandonnée qui m'est chère... Quand j'écarte les ronces des marbres rongés par la mousse, je me dis que quelque autre jeune fille lit peut-être aussi avec compassion le nom de ma grand'mère, et lui rend les soins que je trouverais si doux... »

Une émotion étrange se peignit sur le visage de Marc.

« J'irai prier un jour dans cette ville lointaine où j'ai tant souffert, reprit la jeune fille d'un ton mélancolique, et je cueillerai sur la tombe de ma grand'mère une fleur, s'il en croît, ou un brin d'herbe qui me sera un souvenir d'elle. »

Madame Harmel descendait à ce moment, et l'on partit pour le château.

Était-ce uniquement par complaisance que Marc écoutait avec tant d'attention les discours pleins de volubilité de madame Harmel et de ses petits-enfants ? Et lui, qui si souvent en présence, d'Audry, s'était vanté de n'attacher aucun prix aux vieux souvenirs, lui qui avait toujours affecté de mépriser tout ce qui n'était pas de son temps, et qui avait prétendu ne rien comprendre aux choses de l'art, était-il possible qu'il prît tant d'intérêt à l'architecture du château, à ses meubles antiques, à ses magnifiques tapisseries de Flandres !

Il s'était emparé de la main de la petite Marguerite, et répondait avec une patience joyeuse à ses infatigables questions. La fillette, qui apprenait l'histoire de France, ne pouvait se figurer que Henri IV eût dormi dans une carapace

de tortue, que les chaises sculptées, les bahuts et les lits à baldaquin remontassent au temps de Jeanne d'Albret; mais elle s'extasiait non moins vivement sur le fameux ameublement brodé pour Louis XIV par les demoiselles de Saint-Cyr.

Audry regardait Marc avec étonnement : elle n'aurait jamais soupçonné qu'il pût s'intéresser au bavardage d'une enfant. Était-il changé, ou bien la vieille maison de madame Auvrard exerçait-elle sur lui une fascination glaciale qu'il pouvait secouer à son gré?

Madame Harmel le déclara charmant.

« D'après ce que je connais de votre tante, ma chère, dit-elle à Audry, son beau-fils ne lui ressemble pas, heureusement ! »

Et elle ajouta dans sa pensée, se gardant bien de formuler tout haut cette idée :

« C'est dommage qu'il ne soit pas plus jeune; il aurait été pour Audry un mari fort convenable. »

Les jours se passèrent, et Marc commença à parler de départ :

« Savez-vous, monsieur, que vous nous laisserez un vide ? dit madame Harmel qui, appuyée en ce moment contre le parapet qui termine la Place Royale, s'attardait à regarder au-dessous d'elle le mouvement du chemin de fer.

— Je partirai à regret, madame, et je conserverai toujours le souvenir de cette quinzaine... Il me semble qu'elle m'a rajeuni.

— Peut-être n'aviez-vous jamais vu d'enfants de si près ? dit la bonne grand-mère. Il ne me sied pas de vanter mes petites-filles, mais je m'imagine que leur gaieté est communicative, et que la tristesse s'envole à les voir si heureuses.

— Vous avez raison, madame, répondit-il d'un ton pénétré, et je me suis aperçu, ces derniers jours, que la joie est un bienfait, la jeunesse un trésor, et que moi... je n'ai jamais été jeune... ni heureux...

Elle le regarda avec curiosité, et se demanda à part elle quel âge il pouvait bien avoir.

« Comme Audry tarde ! dit-elle, consultant sa montre. Les leçons étaient finies, cependant, et je suis sûre que les enfants habillent leurs poupées... Pauvres enfants ! N'est-il pas bien dur de leur faire passer deux longues années en pension, monsieur Marc ? Mon fils va me les enlever à Pâques, et je ne sais vraiment ce que je deviendrai en dehors des heures de parler... »

— Je comprends toute la peine que vous éprouvez, madame; vos chères enfants laisseront après elles un vide immense... Et vous ne serez pas seule, j'imagine, à souffrir de cette séparation.

— Oh ! les pauvres petites pleureront tout d'abord, je le sais; mais à leur âge, on est heureux partout, et d'ailleurs le couvent n'est pas si terrible.

— Je voulais parler d'une autre personne, reprit Marc, non sans un peu d'embarras. Mademoiselle de Brélyon sera, j'en suis sûre, profondément affligée de vous quitter.

— Pauvre fille ! C'est vrai; on dirait que sa vie ne peut se fixer nulle part. Du moins restera-t-elle près de moi jusqu'à ce qu'elle ait trouvé une situation sortable. Savez-vous que c'est une perle ? Je me demande comment votre mère a pu s'en séparer !

Le visage de Marc se contracta tandis qu'il répondait avec effort :

« Mademoiselle de Brélyon est fière, et je crois qu'elle n'attendait que sa majorité pour chercher à se créer une situation... »

— Mais être chez une parente, ce n'est pas de la dépendance... Vous n'avez donc pas d'hommes à marier à Penven, monsieur ?

— Le nombre en est restreint, madame.

— Il n'importe ! Il me semble que cette charmante fille aurait dû trouver aisément un mari. Je m'occuperai d'elle; savez-vous que j'ai la main heureuse ? Elle n'a pas de dot, c'est vrai; mais elle est si bonne, si douce, si facile à vivre ! Du reste, vous savez à quoi vous en tenir sur son compte, et vous connaissez toutes ses qualités, puisque vous l'avez vue de près pendant longtemps...

— Oui, répondit gravement Marc, mais il y a une chose que j'avais à peine songé à apprécier chez elle... Cependant, c'est un de ses charmes les plus irrésistibles...

— Et lequel ? demanda madame Harmel avec étonnement.

— La douceur et la gaieté, répliqua-t-il, se retournant pour adresser à Audry, qui arrivait, un salut auquel elle répondit par un sourire.

Elle n'avait plus peur de lui; elle aussi s'était accoutumée à le rencontrer chaque jour. Ne sentant plus chez lui la sévérité, l'espèce d'antipathie d'autrefois, elle se laissait aller à une sorte d'abandon, presque de gaieté, qui était une révélation pour Marc, en lui montrant un type féminin bien différent de celui qu'il avait longtemps admiré sans partage.

Ce jour-là, il lui fit ses adieux.

« Non pas des adieux définitifs, ajouta-t-il en souriant. Des affaires m'appellent dans l'est, mais je reviendrai terminer mes vacances à Penven... »

— Et vous retournerez ensuite à vos plaidoiries avec une ardeur nouvelle ? dit-elle gaiement. Je vous les entendais discuter avec tant de passion que je ne vous pensais pas capable de vous en désintéresser si complètement.

— Je ne le croyais pas non plus.

Il prononça ces mots d'un ton sérieux, mais

Audry ne s'en aperçut pas, et elle reprit avec un sourire :

« Savez-vous, monsieur, que je ne vous connaissais guère jusqu'ici? Cela m'apprendra à suspendre désormais mes jugements.

— Puis-je demander quelle opinion vous aviez de moi? »

Audry rit tout d'abord; mais elle s'arrêta, étonnée, à la vue de la pâleur qui couvrait les joues de Marc.

« Vous m'avez jugé cruel et injuste? reprit-il d'une voix basse et altérée.

— Oh! non, mais je sentais bien que ni vous ni ma tante ne m'aimiez, et vous m'inspiriez une terreur que je ne pouvais dominer. »

Une expression de souffrance passa un instant sur le visage de Marc.

« Pauvre enfant! dit-il. Que ne peut-on rappeler le passé, on du moins l'effacer! Mais moi non plus, je ne vous connaissais pas, et je vous ai mal jugée.

— Je le savais... Les apparences étaient contre moi; vous ne pouviez deviner, lors de notre première rencontre, que la pauvre fille que l'on contraignait à se parer et à chanter avait le cœur plein de larmes et de regrets.

— Mais je sais maintenant que votre cœur est fidèle, et que vous ne sauriez oublier ceux qui ont été assez heureux pour y trouver une place. »

L'omnibus de l'hôtel était là, et Marc s'interrompit en s'entendant appeler.

Il alla saluer madame Harmel, qui causait dans un coin du salon, et en repassant devant Audry, il murmura :

« A mon retour, je vous demanderai de me pardonner... »

Lui pardonner! Audry n'en voulait à personne, et il n'était pas une de ses lettres à mademoiselle de Kernoël qui ne contint un souvenir amical à l'adresse de sa tante.

Cinq jours après, Marc parut au dîner de l'hôtel. Madame Harmel lui adressa un bonjour amical, et après le dîner, il la rejoignit au salon où elle passait ses soirées, l'air lui étant défendu à cette heure.

Le piano était ouvert, et une jeune femme chanta.

« Combien j'aurais souhaité vous entendre! dit-il à Audry. Mais je ne puis supporter l'idée que vous vous mettiez au piano devant ces étrangers. »

Madame Harmel, qui le regardait par-dessus ses lunettes, se mit à rire.

« Si vous souhaitez vraiment entendre la voix d'Audry, dit-elle, je vous indiquerai une petite chapelle où elle va ravir l'auditoire.

— Je vous rappellerai cette promesse, madame », répondit-il en s'inclinant.

Il y avait des albums sur la table, et il commença à les feuilleter.

« Toutes ces vues vous sont familières? dit-il,

s'adressant à la jeune fille. Vous avez visité à peu près toute l'Europe? »

Elle sourit, et se rapprochant de la table, prit un des albums.

Oh! oui, tous ces sites lui étaient familiers, et ses souvenirs d'enfance jaillissaient un à un du passé à chacune des pages que tournaient ses doigts fins. Elle avait habité cette rue, entendu un concert dans ce palais, visité cette galerie.

Ses yeux devenaient humides tandis que, avec la confiance implicite qu'elle était maintenant écoutée avec sympathie, elle rappelait tous ces souvenirs si doux et si lointains.

Un soupir lui échappa quand elle arriva à la dernière page de l'album.

« C'est fini, murmura-t-elle, et tout cela n'est plus qu'un rêve... Un rêve! Et quel réveil a été le mien!

— Je puis vous parler de ce lieu funèbre que vous désirez revoir; vous savez que j'arrive du Jura, dit-il d'un ton bas et grave. Je suis allé dans ce cimetière, et j'y ai prié, moi qui ne prie guère, en souvenir de vous... Vous avez dit un jour qu'une fleur de la tombe de votre aïeule vous serait un souvenir précieux... Il n'en croissait point, hélas! jusqu'à ce jour... Désormais, du moins, elle n'offrira plus au passant l'aspect navrant de l'abandon... Des arbres verts y croîtront en cette saison, et des fleurs au printemps, afin que, le jour où vous réaliserez votre pieux désir, votre cœur soit moins triste en priant sur cette tombe. »

La jeune fille avait pâli d'émotion et de surprise.

— Combien vous êtes bon!..

Ce fut tout ce qu'elle put dire, mais deux larmes brillantes roulèrent sur ses joues.

Et Marc se sentit de plus en plus ému et heureux, comme si ces larmes pleines d'innocente gratitude achevaient de fondre les glaces qui avaient si longtemps emprisonné sa jeunesse.

XXII

Lettre de madame Harmel à mademoiselle de Kernoël.

Pau, 30 décembre 18...

« Ma chère Octavie,

» Voici de bien longues années que nous n'avons passé le jour de l'an l'une près de l'autre; mais depuis notre temps de pension, nous n'avons pas manqué de nous adresser de bons souhaits à travers les distances qui nous séparent.

» Parmi ceux que je forme aujourd'hui, je place en première ligne le vif désir de te revoir. Pourquoi, toi qui es seule et indépendante, ne voyages-tu pas davantage, et ne viens-tu pas retrouver ta vieille amie sous ce ciel privilégié?

Il est vrai que ta santé, à toi, s'accommode des brouillards de notre chère Bretagne, et que tu as conservé l'activité et la fraîcheur d'un autre âge.

» Mes petites-filles se portent à merveille, et s'attachent de jour en jour davantage à leur charmante institutrice. Vraiment, je ne saurais assez me louer de cette jeune fille, qui est à tous égards parfaite, et que je n'ai pas de peine à aimer et à traiter comme une troisième enfant.

» Pourquoi faut-il que mon fils s'obstine à m'enlever Marguerite et Blanche ! Je t'assure que la pensée de me séparer d'Audry m'est fort pénible ; que deviendra-t-elle ? Il lui faut de l'affection, et peut-être trouvera-t-elle difficilement une bonne vieille grand'mère comme moi, qui ai tout d'abord pris en pitié son isolement et sa jeunesse.

» Il y a bien une autre solution... Si nous pouvions la marier ?.. A ce propos, ma chère Octavie, donne-moi donc des nouvelles de cet avocat, qui est quasi son cousin, et sur le compte duquel j'avais bâti tout un roman.

» Tu reconnais là ta vieille amie, n'est-ce pas ? Que veux-tu ! J'ai été si franchement heureuse pendant ma courte union, que je me mêle volontiers de rendre les autres heureux à leur tour.

» Donc, quand j'ai fait la connaissance de M. Auvrard, je n'ai pas tout d'abord songé à un mariage possible ; il semblait vraiment trop âgé pour Audry. Puis, j'ai découvert qu'il ne fallait pas m'en rapporter uniquement à ses cheveux gris et à son visage maigre. Il cherchait notre société avec un empressement que j'attribuais à qui de droit, comme bien tu penses : il semblait chaque jour davantage apprécier et admirer ma jeune amie, et chaque jour aussi il devenait plus aimable, plus causeur, et (c'est lui qui le dit) plus jeune. Audry ne remarquait rien ; mais peut-être l'eût-elle accueilli. Moi, je laissais aller les choses ; ne serait-ce pas un mariage convenable et heureux ?

» J'ai éprouvé, je l'avoue, un désappointement quand il est parti sans rien dire. J'étais fortement tentée de brusquer le dénouement, d'intervenir avec mon expérience de vieille femme, et de lui dire : Vous êtes amoureux ; ne vous en doutez-vous pas ? Allons, prenez le bonheur que le bon Dieu met à votre portée !

» La pensée qu'il essuyerait peut-être un refus m'a arrêtée, et maintenant, je le regrette presque. Voyons, ma chère Octavie, ne pourrais-tu arranger cela ?

» Ne te presse pas trop, cependant ! J'ai besoin d'Audry pendant quatre mois encore ; qu'on me la laisse jusque-là.

» Je t'embrasse sur les deux joues, comme dans notre joyeuse enfance, et je t'aime de toutes les forces de mon cœur, qui n'a pas vieilli.

» ÉLISE HARMEL. »

« Ci-joint une lettre qu'Audry me confie pour toi.

» Toute réflexion faite, si elle ne se marie pas, je la garderai près de moi jusqu'à la sortie du couvent de mes petites-filles.

» Tu vas rire en disant que j'ai gardé de mon enfance l'habitude des *post-scriptum* ; il faut cependant que j'ajoute un détail qui a son importance : M. Auvrard est allé dans le Jura sous prétexte d'affaires, mais en réalité, je crois, pour visiter la tombe de la grand'mère d'Audry ; et le jour de son départ, à six heures du matin, s'il te plaît, il était agenouillé près de moi dans une chapelle où Audry chantait... On dit que les larmes d'homme sont rares ; je parierais bien, cependant, avoir vu quelque chose d'humide sur sa joue. »

Mademoiselle de Kernoël à madame Harmel.

Penvan, 2 janvier 18...

» Ma chère Élise, merci de tes bons souhaits, que je te rends du fond de mon cœur, et merci de ta chère lettre qui résume à la fois pour moi tous les joyeux souvenirs du passé et toutes les jouissances présentes d'une cordiale amitié. J'aurais voulu, moi aussi, t'écrire longuement, et répondre à ma chère petite Audry, que je suis si heureuse d'avoir placée près de toi. Mais tout mon temps est pris par mon pauvre frère, qui vient d'être sérieusement malade. Notre Penvan est frappé d'une épidémie de typhus qui a déjà fait de nombreuses victimes. Charles est, grâce à Dieu, à peu près hors de danger, mais son état réclame encore des soins assidus, et nous avons dû le cacher à mes nièces ; Maria eût peut-être obtenu de venir, mais elle est fort souffrante, et ses deux sœurs vont être mères...

» Marc Auvrard aura peut-être un jour besoin de ton expérience pour lire dans son cœur ; mais comment penser, après tout ce que j'ai vu, que notre chère Audry éprouve jamais pour lui une sympathie assez vive pour devenir sa femme ?

» En ce moment, d'ailleurs, le pauvre garçon a bien d'autres soucis : depuis deux jours, sa mère est alitée, et les symptômes de la fièvre typhoïde ne sont que trop manifestes. Il n'entend rien à soigner les malades, on ne trouve plus de garde, et moi je suis si absorbée par mon frère, que je me demande vraiment comment sera soignée cette pauvre femme, qui a fait le vide autour d'elle, et dont l'isolement est affreux aujourd'hui.

» Je vous embrasse toutes, et désire que le ciel du midi te soit clément jusqu'au bout.

» A toi de cœur,

» O. DE KERNOEL »

M. MARYAN.

(La suite au prochain Numéro.)

L'ÂME IMMORTELLE

Par les soirs de printemps, à l'heure où sur ma tête

S'allument, un par un, tous les astres de Dieu,

Quand le ciel me regarde avec ses yeux de feu,

Mon âme à s'élancer là-haut me semble prête.

Une aspiration de sublime conquête

Me transporte. J'oublie et le temps et le lieu.

Mon esprit, qui se perd dans un beau rêve bleu,

Conçoit l'immensité d'une éternelle fête!

Vous qui ne croyez pas aux voix du firmament,

Sans consulter d'abord votre raisonnement,

Philosophes, prouvez que l'âme est immortelle :

Il ne m'en faut pas tant; non. Pour en être sûr,

Il me suffit de voir étinceler l'azur.

Alors, je sens en moi comme un battement d'aile!

PAUL COLLIN.

(Tiré de *Glas et Carillons*.)

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

POIREAUX.

Prenez le blanc d'une botte de poireaux, coupez-le en petits morceaux que vous ferez blanchir, égouttez-les très bien, versez au-dessus une sauce blanche, à laquelle vous aurez mêlé du jus de viande.

PATÉ DE LIÈVRE SANS LIÈVRE.

1 livre mouton. — 1 livre bœuf. — 1 livre lard. Hâchez ces trois viandes, ajoutez sel, poivre, un verre vin de Bordeaux, deux œufs entiers, pétrissez bien le tout. Vous avez un quart de gras de lard que vous disposez en lardons et que vous mettez à chaque couche du pâté. Mouillez

avec trois quarts verre eau-de-vie. Mettez au-dessus, si vous voulez, oignons, laurier, girofle, etc. Faites cuire au four.

LIQUEUR DE FRAMBOISES

Remplissez aux trois-quarts, avec des framboises bien mûres, une bouteille de litre, tassez-les, remplissez avec de l'eau-de-vie, laissez-la exposée au soleil pendant un mois au moins, passez les framboises au tamis, remplissez de nouveau la bouteille avec le jus de l'eau-de-vie, ajoutez un sirop de sucre (250 grammes pour un litre), achevez de remplir avec de l'eau-de-vie; laissez encore au soleil, et secouez fréquemment la bouteille.

REVUE MUSICALE

Françoise de Rimini (deuxième article). — Les Concerts d'Orgue de M. Guilmant. — Nouvelles compositions pour le piano.

Le grand événement musical de cette année sera certainement l'œuvre dont nous avons à nous occuper aujourd'hui.

Depuis plus de deux mois que *Françoise de Rimini* s'est présentée devant le public, la presse a parlé. Tout ce qui tient une plume de critique d'art musical a tracé ses arrêts. Mais dans ce nombre, s'il en est qui possèdent toute l'autorité que donne le talent reconnu, prouvé et consacré par le succès, il s'en trouve dont les jugements sont l'œuvre de la camaraderie d'Ecole, du parti pris, ou de l'ignorance. De ceux-là, le public sait tôt ou tard faire justice; ils sont vite emportés par le souffle de l'oubli. Il n'en saurait être de même pour les érudits, les consciencieux qui jugent sans passion et dans l'intérêt de la science; ceux-là seuls peuvent être assurés que leur opinion sera recueillie, et écoutée.

A chaque manifestation nouvelle de notre grand art français, on voit toujours quelques pauvres égarés par les doctrines incompréhensibles de l'avenir s'agiter, élever la voix, faire du bruit, en un mot, pour démontrer que tout ce que les siècles nous ont légué de chefs-d'œuvre doit être considéré comme lettre morte.

Ce qu'il y a de fâcheux pour les musiciens soumis à l'épreuve de la critique, c'est que, sans le vouloir, ses juges peuvent tomber dans l'erreur, tout en possédant une expérience sérieuse de la science musicale. En effet, l'esthétique de l'art ne saurait être la même pour tous; elle n'a pas de règles et chaque individu la déduit selon sa nature, ses aspirations, ses aptitudes. Or, la musique n'est pas un art saisissable sur le fait — si on peut ainsi dire — comme la peinture ou la littérature, qui en s'exprimant, demeurent fixées sur une page ou sur une toile. Pour juger complètement d'une œuvre musicale, il lui faut l'exécution, et l'exécution la plus parfaite. C'est par l'exécution que nous en saisissons l'expression, que nous en subissons le charme, que nous en percevons le génie — car le génie s'impose à tous — et c'est ce qui fait que dans les foules, il peut

se trouver des ignorants, dont l'esthétique jugera plus sûrement une œuvre que toute la science d'un savant qui en manquera.

Si les impressions que l'âme reçoit du génie musical sont fortes, elles sont fugitives. Le regard peut rester longuement attaché sur un tableau, en définir les couleurs, en scruter le sentiment, tandis que la mélodie, l'harmonie des sons, ne font que glisser dans l'oreille, impressionnent l'âme au même moment, mais *seulement* *successivement*, et on peut ajouter qu'une impression chasse l'autre, sans lui laisser le temps de l'analyse.

Chaque individu juge donc un compositeur selon son propre tempérament artistique. Il en résulte qu'un analyste grave ou mélancolique ne goûte pas, ne comprend pas même l'esprit d'une page finement et lestement ciselée; de même que le critique d'humeur badine trouve maussades et endormantes les beautés sévères du grand drame: il lui est impossible de les sentir.

On voit, par là, combien le musicien est exposé à des jugements contradictoires. Ces réflexions nous ont été suggérées par la lecture de nombreux articles sur *Françoise de Rimini*, dont beaucoup portent plutôt l'empreinte du tempérament de leurs auteurs, que le reflet des inspirations du maître. C'est donc avec une sorte de respect et une grande réserve, selon nous, qu'il faut toucher aux ouvrages de compositeurs tels que M. Ambroise Thomas. Croyez bien que celui qui a su conquérir la place qu'il occupe dans l'art contemporain, n'y est pas arrivé pour en redescendre jamais. Le génie vient de Dieu, et l'homme qui l'a reçu l'emporte, en quittant cette terre, vers celui qui le lui donna.

Aujourd'hui, nous ne voulons parler à nos lectrices que des nouveaux solos, airs ou couplets, et des duos, que renferme la nouvelle partition de M. A. Thomas, ce qui forme déjà environ douze pièces admirables, où le charme de la couleur, la variété du sentiment, la richesse de l'instrumentation s'unissent à la poésie de l'inspiration toujours maintenue aux sommets de l'art. Quelle source inépuisable pour les artistes des concerts, comme pour les amateurs de choix; car tout en tenant compte, sobrement, des tendances d'une

école trop moderne, auxquelles des maîtres seuls de la force de M. A. Thomas peuvent serrer le frein, il a semé, tout au long de son œuvre, les fleurs de la plus radieuse mélodie. C'est enfin un ouvrage où l'on retrouve le *beau Chant* des glorieux immortels du passé, dont la plupart des compositions modernes ont l'immense défaut d'être privées.

Les belles voix de nos lectrices pourront s'approprier tous ces morceaux : ceux écrits pour ténor, comme ceux notés pour baryton, les éditeurs les ayant fait mettre à la portée de tous les genres de voix par le moyen de la transposition.

On sait déjà que le *Prologue de l'Enfer* est une page destinée à l'immortalité, comme l'ouverture de *Freyschütz*; tout simplement. La suavité de l'air de *Virgile* forme un contraste merveilleux avec les chants invisibles des damnés, qui gémissent avec l'orchestre au début de cette terrifiante page symphonique. Le *duo des Ames*, mélange de tristesse et d'amour, est une mélodie d'une inexprimable poésie.

Le premier acte contient ensuite le *Duo du Livre*, d'une inspiration chaude et voilée de tendresse contenue. Elle atteint de haut vol aux régions du plus pur style et du sentiment dramatique le plus profondément vrai.

On peut demander, séparément gravées du trio suivant, les strophes de *Francesca*, bel *andante*, autre mélodie largement conçue; même facilité pour celles du page *Ascanio* qui, au théâtre, est représenté par un féminin mezzo-soprano.

Dans le deuxième acte, il faut citer comme morceaux solos : la *Prière d'Ascanio*, facturée avec une rare distinction; la ravissante *Cavatine* de *Paolo*, et un *Air* de *Francesca*, auquel on a reproché, de même qu'au *Chant patriotique Italie ! Italie !* d'être écrits dans la forme et le style italiens. Il nous semble que cette malencontreuse observation a encore été émise à propos du beau finale du troisième acte. Nous pensons modestement que si M. A. Thomas avait choisi un style russe ou anglais pour rendre l'élan patriotique de la nation italienne, c'est là que la critique aurait sa raison d'être. Mais dans un drame où se meuvent des personnages italiens et dont l'action se déroule sur le sol où naquit Dante Alighieri, c'eût été un non-sens, une faute grave, de n'y faire résonner aucun écho de cette école à laquelle on doit tant de chefs-d'œuvre.

Dans l'acte troisième, la note lugubre et dramatique cède la place à celle de la grâce et de la joie. Il s'y trouve d'abord l'expressif *Arioso*, de l'époux passionné de *Francesca*; les couplets si délicieusement orchestrés d'*Ascanio* — du nombre de ceux qui sont bissés chaque soir de représentation — et un autre *Air* de *Malatesta*, le vainqueur de Rimini — mais non du cœur de son ingrate épouse! — et quel'on chante maintenant au deuxième acte, avant la *Prière d'Ascanio*; citée plus haut.

Le *Ballet de la Captive* tient une importante place dans ce troisième acte. Élégance des motifs, verve, originalité, jeunesse d'inspiration, le tout entremêlé à une science dont l'éloge serait banal, font de cette partie de l'œuvre une perle rarissime. Il y a encore dans le magistral finale de cet acte : Le *Message de l'Empereur*, solo d'une remarquable facture.

Nous voici enfin au dernier acte, où le compositeur semble avoir tour à tour trempé sa plume dans l'ambrosie de l'amour et l'amertume de la douleur. Le *Chant du Livre*, d'une poignante tristesse, d'une émouvante vérité; la *Chanson d'Ascanio* et l'air du *Paradis perdu* précèdent le superbe *duo final* entre *Francesca* et *Paolo*, mais ne forment en réalité qu'une magnifique scène qui occupe l'acte entier. Vient ensuite le *duo* entraînant de l'*Epilogue* qui expire dans l'ensemble radieux de l'Apothéose!

Jamais l'auteur de *Hamlet* ne s'est élevé si haut dans la majesté du style, dans le domaine de la passion, la vérité de l'expression et la science d'une puissante orchestration. Il sait leur donner la forme, la couleur, le sentiment, en passant par toutes les nuances de l'art le plus exquis.

Il nous reste peu de place à consacrer à une œuvre non moins belle, non moins élevée. Nous voulons parler des Grands Concerts d'Orgue du Trocadéro, qui ont inauguré leur cinquième année, entourés de l'auréole des précédents triomphes.

M. Guilmant, l'éminent organiste de la *Trinité*, et de la *Société des Concerts du Conservatoire*, aura attaché son nom, comme il y a consacré son immense talent, à une création unique en France. Son utilité n'est égalée que par sa grandeur. Il est aisé de le constater à chacune de ces magnifiques séances, où le vaillant musicien est parvenu à attirer l'élite du monde artiste, du monde amateur, du monde populaire.

Au premier, M. Guilmant avait à prouver qu'il peut se placer sur le rang des plus forts. Au second, qui tout en possédant l'amour des belles œuvres, ne les connaît qu'imparfaitement, il devait en faciliter l'appréciation et en révéler toutes les beautés ignorées. Enfin, avec le concours du colossal instrument qui lui sert de trône — car il y est roi — il a réussi à communiquer au dernier le goût de la bonne musique et à l'initier aux saines distractions intellectuelles.

C'était une idée aussi neuve que hardie de chercher à atteindre ce triple but, en compagnie de ce géant harmonieux, « qui mêle aux cieux la terre », selon la poétique expression de V. Hugo; l'orgue, si bien fait pour traduire ce qu'il y a de plus divin dans les sentiments terrestres, et ce qu'il y a de plus accessible à l'esprit humain dans les profondeurs célestes!

Ces réflexions se présentent à l'esprit chaque fois que l'on sort des concerts de M. Guilmant. Nous ne saurions déclarer quelles sont celles qui impressionnent le plus de ces œuvres, choisies avec tant d'art et rendues plus belles encore par une exécution qui défie toute critique.

Quelle fut l'émotion que nous éprouvâmes à l'audition du 11^e *Concerto*, en sol mineur, de Hændel! Quel effet splendide! Les cinq mille spectateurs de cette immense Salle des Fêtes, étaient électrisés par l'enthousiasme. Le *Scherzo symphonique* de M. Guilmant est une admirable conception, et la *Marche en ré* majeur de W. T. Best, qu'il a exécutée pour clore le premier concert, a produit un immense effet. Quel jeu noble et puissant, que celui de ce maître organiste, et quelle délicatesse d'expression, alors que les voix humaines de l'orgue racontent les doux sentiments ou les sublimes prières!

Tout serait à citer dans les programmes substantiels de M. Guilmant. Aussi reviendrons-nous sur ces séances, dans notre prochaine *Revue*; car, il faut le dire bien haut, il est plus qu'un artiste: c'est un véritable apôtre, qui a pour mission de garantir aux siècles futurs l'authenticité

des chefs-d'œuvre anciens et de leur en transmettre la Genèse intacte. Il a compris qu'il fallait établir un courant supérieur, pour arrêter celui par lequel certains novateurs, plus téméraires que convaincus, se laissent emporter, et menacent d'entraîner avec eux les bases de l'édifice où s'est élevée la grandeur de l'art musical.

* *

Comme délassément à l'étude indispensable des classiques, indiquons à nos lectrices, en terminant, quelques nouveautés pour le piano, qu'elles ne regretteront pas de connaître. Il s'agit d'un auteur déjà renommé; donc, notre tâche est facile. *Autrefois*, pièce de clavecin, est une sorte d'étude-fantaisie, d'un style légèrement classique, mais qui par sa grâce mélodique devient un attrayant morceau de salon. *Les Noces de Polichinelle*, est un caprice pétillant d'esprit et de verve, sobrement traité et d'un joli effet. En le lisant, nous pensions que ce sera là un pendant fort réussi à la *Marche Funèbre d'une Marionnette*. M. E. Nollet qui a écrit ces deux morceaux est un musicien de talent fort apprécié.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Jeannette, mon ange, c'est aujourd'hui le « jour » de ma voisine la baronne Ch.....; et bien que, moi, je n'aie pas de « jour » je reçois par contre-coup une foule de visites: on veut profiter de la toilette faite et d'une course dans le quartier. Une rurale quelconque, éloignée du monde et de ses conversations, supposerait facilement que des types très divers défilent devant moi et que je puis à mon aise étudier les contrastes et les extrêmes... cette rurale se tromperait quelque peu: les gens du monde, tu le sais, ont tous un air de famille, une attitude convenue, et même des goûts, des sentiments analogues parce que les modes sociales, plutôt que le bon sens et la raison, en ont décidé ainsi. Pour peu qu'on ait fréquenté le monde et qu'on sache entendre et regarder, on peut donc prévoir ce que penseront, ce que diront, ce que fe-

ront la plupart de ses adeptes en telle ou telle circonstance.

La circonstance aujourd'hui, c'est la chaleur, thème de tous les entretiens: pas une des personnes que je viens de recevoir, ne m'a abordée sans me dire avec peu de variantes:

« Quelle chaleur impossible! c'est insensé! »

Comment trouves-tu la phrase, ma petite Jeanne?

En maîtresse de maison qui sait son métier, je la supportais imperturbablement; mais elle impatientait si fort un vieillard gouteux qui la subissait avec moi pour la cinquième fois en un quart d'heure, qu'il répondit brusquement:

« D'abord cette chaleur n'est pas impossible puisqu'elle existe; ensuite qu'est-ce qui est insensé?... Cette chaleur elle-même qui n'en peut mais? ou le soleil qui la verse inconscient de ce délit? ou le bon Dieu lui-même qui alluma ce soleil et sut pourtant ce qu'il faisait?.. »

La porte s'ouvrit à ce moment; un merveilleux

de notre endroit s'avancait le sourire aux lèvres et la sueur au front :

« Quelle chaleur impossible! fit-il en m'abordant; véritablement, c'est... »

— C'est insensé! nous le savons de reste; nous ne le savons que trop! interrompit mon pauvre patient ami. Et après? Quel bien cela nous fera-t-il de le dire et de le répéter du matin au soir?... Le thermomètre en descendra-t-il d'un seul degré?

Madame La..., entrant alors en s'éventant avec bruit, traversa le salon comme un cyclone, et quand je lui désignai un siège :

Pas de fauteuil! s'écria-t-elle, avec horreur, pas de fauteuil, c'est trop chaud! par cette température insensée, impossible, on s'assoit volontiers sur une corde raide.

Le monsieur gouteux fit entendre un « hem! » d'inquiétant augure.

Je demandai à madame La... des nouvelles de sa famille :

« Ne m'en parlez pas; nous sommes ensorcelés : mon père tousse; ma mère a la migraine; mon mari est grincheux; mes enfants se font mettre tous les jours en retenue; et moi-même... mais par cette chaleur, c'est tout naturel; qui peut demeurer dans son assiette?... »

— A ce compte, ricana mon irascible ami à force de quitter notre assiette, nous passerions la vie à mettre les pieds dans le plat, car il y a toujours sujet de se plaindre en ce bas monde, et quand ce n'est pas le chaud qui nous taquine, c'est le froid. Est-ce nouveau? ne le savons-nous pas? Je ne puis comprendre cette manie de geindre qu'ont la plupart des gens. Quand on a si peu de temps à vivre, pourquoi le passer à crier : Aie! aie! aie!... et à répéter ce que chacun sait.

Sur cette sortie, monsieur *** sortit lui-même en boitant, et sans que je tentasse de le retenir car il entraînait de nouvelles « geigneuses ».

Les observations du vieillard avaient pris une forme acerbe et impolie; mais le fond en est parfaitement raisonnable, ne le trouves-tu pas?

L'on continua de constater qu'il fait chaud au mois de juillet ce qui ne devrait surprendre personne; on rendit cette chaleur absolument responsable de la pâleur de celui-ci, du vermillon de celui-là, de l'abattement d'un troisième, de l'excitation de son voisin, des morts, des maladies, des indispositions, des malaises physiques et moraux répandus sous le soleil; et si quelque auditeur muet, observateur attentif, eût cherché à recueillir un peu d'esprit, un peu de bon sens dans ces conversations monotones, eh bien! Jeanne... il en eût été pour ses frais.

Voilà le monde de chez nous, le monde de chez toi, le monde de partout...

Une chose humiliante c'est que, moi qui juge ce monde à son peu de valeur, je dois me souvenir, que j'en suis... hélas! en traçant ces lignes sévères, tout-à-coup je pose la plume, je m'é-

ponge les tempes et... je me surprends à soupirer à mon tour :

« Ah! qu'il fait chaud! »

Mais voici un rafraîchissement qui se place de lui-même à ma portée; c'est la reproduction du tableau de Fernand Blayn que le *Journal des Demoiselles* nous offrait il y a quelques semaines. Très justement admiré au dernier Salon, ce tableau, acheté sans doute par quelque riche amateur, fera la joie de son propriétaire; mais, grâce à l'Administration du Journal, il n'est pas perdu pour nous! si nous n'y voyons plus ni l'azur du ciel, ni le vert glauque des flots, ni les tons bruns du sol, ni le rouge et le bleu des costumes féminins égayés par le blanc des coiffes, si la couleur y manque enfin, la lumière y abonde et la fait deviner...

Et maintenant je n'ai plus trop chaud.

Et toi?

FLORENCE.

JEANNE A FLORENCE

Avoir trop chaud! En ai-je le temps? Ne me faut-il point sortir, rentrer, visiter, recevoir, écrire, parler, penser, agir incessamment pour notre cher journal, ô Florence?

Toi, dans ta calme province, le front sous l'ombrage des grands arbres, les pieds dans les pelouses rafraîchies par les rosées nocturnes, tu peux t'appartenir et parfois un peu gaspiller le temps. Si tu n'es pas en humeur de sortir, tu restes chez toi; s'il ne te convient pas de recevoir, tu fermes ta porte; s'il te déplaît de t'habiller, tu gardes ta robe de chambre et il n'en est que cela! Te faut-il la solitude? Elle t'est facile. Le silence? Il t'enveloppe. Le repos? Tu le prends. Le sommeil? Dors, mon ange!

Mais nous, à Paris, mais nous travailleurs de la plume, nous ne connaissons que par oui-dire l'existence de ces choses. Nous marchons nuit et jour comme le Juif Errant; nous sommes agités sans cesse comme les flots de la mer.

Paris dévore notre vie et cependant nous tenons à Paris! le Journal absorbe notre intelligence, notre temps, nos forces morales et physiques, et cependant ses abonnées nous sont chères comme des sœurs! La réalisation de leurs désirs, voilà notre but, notre objectif, et ce but n'est pas toujours facile à atteindre. Cependant, les oisifs qui nous entourent, les heureux de ce monde, bouclent leurs malles, ferment leurs appartements et prennent leur vol dans toutes les directions. J'en félicite ceux qui voyagent avec des yeux et des oreilles, un esprit et un cœur; mais combien ne possèdent que de l'argent! avec cela, ils paient leur place en chemin de fer, à la table d'hôte; leur chambre à l'hôtel, leur bain d'eau salée ou d'eau douce,

leurs douches et leurs massages, deshérités des impressions qui ne s'achètent pas ainsi, grâce à Dieu. Ces suaves jouissances sont à la disposition de qui est organisé pour les goûter : et celui-là peut dire, si pauvre d'argent qu'il soit, en modifiant quelque peu le mot célèbre : « Je porte une fortune avec moi ! »

Quant à ton amie Jeanne, elle ne porte pour le moment que de la copie à l'imprimerie ou plutôt elle l'y envoie, ce qui est moins agréable encore, car cette course serait un prétexte à quelques instants de flânerie. Mais je n'ai pas même ces fugitives minutes à moi, puisqu'il me faut faire expédier sur tous les points de Paris et de la province, vers tous les horizons de l'ancien continent et même du nouveau, d'innombrables exemplaires de la phototypie ci-jointe : c'est une reproduction de : *Sur le Champ de Foire*, cette magnifique toile de Vuillefroy, tant admirée au salon de cette année.

Toi, qui apprécies si bien la toile mélancolique, vaporeuse dans ses lointains, expressive dans son silence, intitulée *Sur la Grève*, tu comprendras de même l'éloquence toute différente de celle-ci.

Tout y est animation, bruit, mouvement, exubérance de vie. Quelle chaude lumière embrase l'étendue ! Comme on perçoit nettement l'intense bourdonnement de cette ruche humaine accourue de toutes parts, gesticulant, pérorant, débattant ses intérêts !

Tous les rangs s'y trouvent confondus : la blouse et la veste de droguet du paysan y coudoient le paletot du bourgeois de village ; et le gentilhomme campagnard s'y montre déganté. L'aïeul en cheveux blancs y tient d'une main ferme encore les intérêts de la famille ; son fils risque avec respect de timides observations, uniquement pour faire ses preuves ; et son petit-fils écoute, la bouche béante, les yeux fixés « pour s'apprendre ! »

Des femmes vieilles, jeunes, entre deux âges circulent dans cette foule, leur parapluie sous le bras et leurs sabots aux pieds. L'une d'elles s'est aventurée, à la suite d'un père ou d'un mari, jusqu'à ces grands bœufs aux cornes mouvementées. Elle semble jeune et jolie sous son chapeau de paille qui lui voile le visage d'une ombre coquette et absolument comme le font pour nos élégantes les ouvrages avancés de nos marchandes de modes. Elle sourit et médite joyeusement... elle a reçu, je pense, les « épingles » de quelque marché, et calcule, en comptant sur ses doigts, qu'il s'y trouve de quoi renouveler sa coiffe des jours de fête ou son fichu aux vives couleurs.

Pendant ce temps, la vache somnolente qui vient de changer de maître, se laisse doucement lécher par une compagne bonne enfant, et le chien fantastique aux poils enchevêtrés examine avec des aboiements entrecoupés les diverses

physionomies des animaux puissants qui l'écraseraient d'un coup de pied.

Celui-ci, l'oreille ouverte aux menaces d'un bouvier brutal, proteste par son attitude révoltée et semble froncer les sourcils ; celui-là, agacé par les jappements criards, paraît dire à l'aboyeur : « Gare à toi si je me fâche ! » Sur sa forte échine vient s'appuyer une tête énorme au large front, aux yeux tranquilles perdus dans l'étendue comme s'ils contemplaient encore au delà les prairies familières et le vallon natal... Cet autre rumine, non du foin, mais quelque grief contre l'homme ingrat... Son voisin résigné courbe la tête sous l'inévitable sort et l'on dirait qu'il soupire...

Hélas ! Florence, le péché originel a donc jailli sur la nature entière ? tout ce qui dépend de l'homme, tout ce qui sert à l'homme, tout ce qui approche l'homme souffre donc comme lui ? C'est bien la peine de se dire « Roi de la création ! » Aimable monarque en vérité !

Est-ce devant ce tableau, est-ce au fond des landes où elle vit que notre amie Mélanie Bourrotte a composé les vers suivants, extraits d'un recueil d'*Enfances* qu'elle va livrer à l'impression. Je ne sais, mais ils me semblent un complément de *Sur le Champ de Foire*, et je te les envoie... sans la permission de l'auteur.

J'oubliais une recommandation :

Enlever soigneusement le papier teinté bordant ces deux phototypies sur une largeur de un centimètre, et les coller sur papier gris-bleu formant large entourage.

Ta JEANNE.

LE BŒUF

C'est le printemps. Il vient de naître
Et folâtre sur le pré vert ;
Insoucieux, il aime à paître,
Naseaux fumants, œil grand ouvert.

Sa force calme s'est accrue ;
Ses cornes blanches ont poussé ;
Il traîne la lourde charrue ;
Et nul sillon n'est mieux tracé.

Il charrie à travers les ventes
Au bord des gouffres pas à pas,
Le bois coupé le long des pentes ;
Et son pied sûr ne bronche pas.

Il transporte heureux à l'église
Les fiancés qui vont s'unir
Et quelquefois, la bière grise
De l'aïeul qui vient de mourir...

Il se donne au maître qu'il aime
Nuit et jour et matin et soir !
Et, pourtant, c'est la loi suprême,
Le bœuf finit..... à l'abattoir.

MELANIE BOURROTTE.

CHARADE

Oui : vingt-cinq jumeaux, c'est un joli nombre !

Je suis le premier.

Je guette ma proie et l'atteins dans l'ombre,

Au fond du grenier.

J'exige de vous, jeune ménagère,

De l'expérience et de la raison.

Ne me faites pas trop à la légère :

Je serais nuisible à votre maison.

MOSAÏQUE

Il règne aujourd'hui un goût d'indiscrétion, une fureur de commérage. On a la passion de tout savoir et à fond sur une époque et sur une vie. Cette passion a été éveillée dans les esprits par la critique naturaliste qui ne se rebute de rien, qui se sent attirée par toutes les formes de la vie, si vulgaires qu'elles soient, en raison même de cette vulgarité, qu'on décore du nom de réalité.

M. Caro.

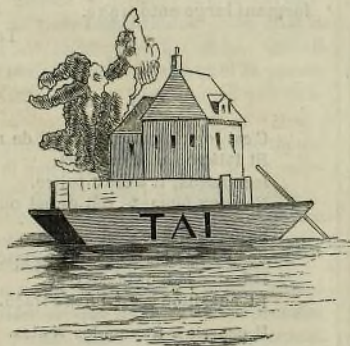
Résistons sans crainte à l'opinion du monde, pourvu que notre respect pour nous-même croisse en proportion de notre indifférence pour elle.

M^{me} Swetchine.

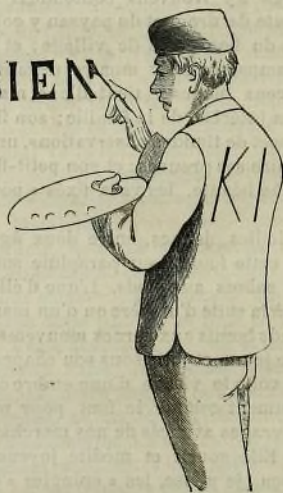
Des fondements éternels sur un rocher immuable, tels sont les commandements de Dieu dans le cœur d'une femme sainte.

Ecclésiaste.

RÉBUS



BIEN



Explication de la Charade de Juin : *Verglas*, dans lequel on trouve *Ver* et *Glas*.

Explication du Rébus de Juin : *Les bons pâtissent pour les méchants*.

Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY